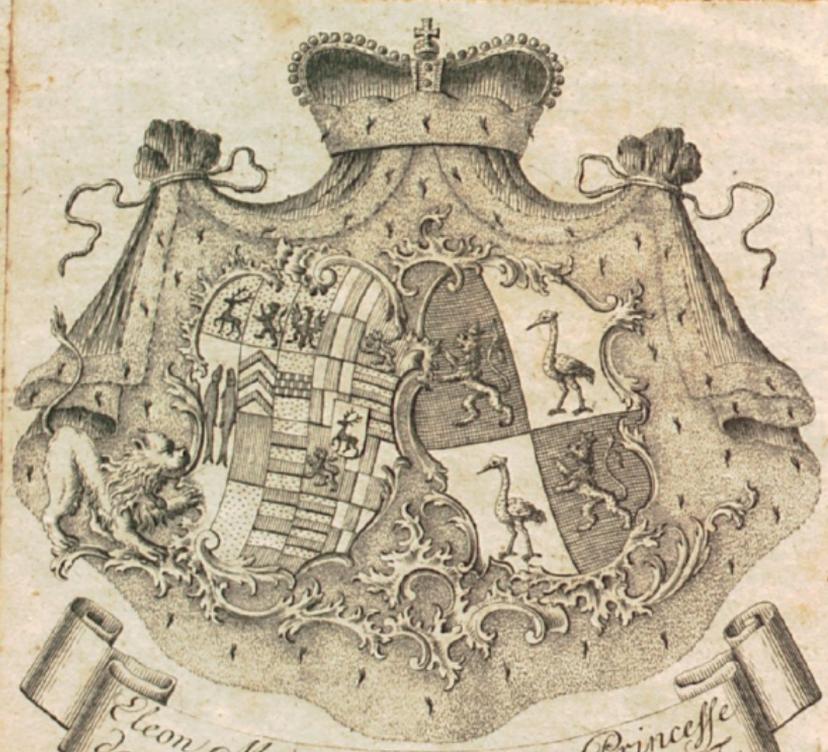




G. Lse Ansg. 18 Jul



*Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.*







M A G A S I N

D E S

E N F A N S,

O U

D I A L O G U E S

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses E'LEVES de la première
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penfer, parler, agir* les jeunes Gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à leur *former le cœur*, qu'à leur *éclairer l'esprit*.

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée*, de la *Fable*, de
la *Géographie*, &c. : le tout rempli de *Réflexions utiles*,
& de *Contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un style simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Made LE PRINCE DE BEAUMONT.

T O M E III.

A L O N D R E S,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Sobos*;
& chez les Libraires de cette Ville.

1 7 5 6.

M. G. S. M.

1853

W. H. A. M. S.

OF
M. G. S. M.

1853

GOVERNMENT

1853

1853

1853

1853

1853

1853

1853

1853

1853

1853

1853





LE
MAGAZIN
DES
ENFANS

XVIII. DIALOGUE.

Seizième Journée.

Madem. BONNE.

MISS *Molly*, répétez-nous votre
histoire, s'il vous plaît.

Miss MOLLY.

Dieu commanda à *Moïse* de poser
ses mains sur *Josué*, & donna son es-
prit à cet homme, pour conduire son
peuple dans la terre qu'il avoit pro-

mise à *Abraham*. *Moïse*, ayant obé à Dieu, fit souvenir les Israélites de tous les miracles que Dieu avoit fait pour l'amour d'eux. Il leur promit que Dieu ne les abandonneroit jamais, s'ils étoient fidèles à observer ses commandemens, & leur fit jurer qu'ils n'y manqueroient jamais. Après quoi il monta sur une grande montagne, d'où il découvrit cette terre, dans laquelle il ne devoit point entrer, à cause de sa desobéissance. Il mourut en cet endroit, mais on n'a jamais su, où l'on avoit enseveli son corps : il avoit vécu cent vingt ans.

Lady MARY.

Le pauvre *Moïse* a eu bien du mal pendant sa vie !

Madem. BONNE.

Tout ce mal est fini, & il est heureux depuis bien longtems. Comparez les cent vingt années qu'il a vécu, avec le grand nombre de celles qui

se sont passées depuis ce tems-là ; ses peines ont été bien courtes, en comparaison du tems qu'il a déjà été heureux, & il le fera encore pendant toute l'éternité. Vous n'auriez pas voulu être à sa place pendant qu'il avoit tant de peine ; mais n'est-il pas vrai, que vous voudriez bien y être à present ?

Lady SENSE'E.

Oui, ma Bonne, je pense quelque-fois à cela, & je dis en moi-même : après tout, la vie est bien courte ! je n'ai pas bien longtems à me gêner, & après ma mort, qui arrivera bientôt, je n'aurai plus qu'à être heureuse, si j'ai bien vécu.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma chère amie, vous dites que votre mort arrivera bientôt, & vous n'avez que treize ans : est-ce que vous êtes consomptive ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; *Lady Sensée* se porte à merveille ; mais quand elle devoit vivre encore cent ans, elle auroit encore raison de dire qu'elle mourroit bien tôt. Il y a sept ans que vous êtes au monde ; ces sept années se sont écoulées comme sept jours : le reste de votre vie passera tout aussi vite ; mais il n'est pas sûr que nous vivions encore longtems ; chaque jour peut être le dernier de notre vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, si je pensois à cela, je ferois toujours mélancolique ; car je vous avoue, j'ai bien peur de mourir.

Madem. BONNE.

Vous craignez, aparament, de n'avoir pas encore fait assez d'efforts pour vous convertir.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je ne pense pas à cela ; mais j'aime la vie : je n'ai presque pas eu de plaisir jusqu'à présent, & je n'ai rendu que peu de visites, à cause que je suis trop jeune. Je voudrois donc, avant de mourir, avoir eu le tems de voir le monde, & de me divertir un peu.

Madem. BONNE.

Que diriez-vous, si le fils d'un roi étoit en prison, & qu'il ne voulut pas sortir de cette prison, parcequ'il n'auroit pas encore été se promener dans le jardin de ce triste lieu ?

Lady SPIRITUELLE.

Je dirois qu'il seroit fol, parcequ'il auroit, sans doute, dans le roïaume de son père, des jardins bien plus beaux que celui de la prison.

Madem. B O N N E :

Voilà pourtant ce que vous faites, ma bonne amie, quand vous dites, que vous ne voudriez pas mourir encore, parceque vous souhaitez de voir le monde : cela me fait souvenir d'un petit trait que j'ai lu dans un roman spirituel.

Un prince, nommé *Josaphat*, s'étant perdu à la chasse, entendit la plus belle voix du monde. Surpris d'entendre si bien chanter dans un désert, il marcha du côté qu'il entendoit la voix, & fut bien surpris de voir que celui qui chantoit, étoit un pauvre lépreux, dont le corps étoit à demi pourri. Eh, mon Dieu, lui dit le prince, comment pouvez-vous avoir le cœur de chanter, étant dans une condition si misérable ? J'ai bien sujet de me réjouir, lui dit le malade : il y a quarante ans que je suis au monde ; c'est-à-dire, qu'il y a quarante ans que

XVIII. DIALOGUE. 507

mon ame est enfermée dans un corps de boue, qui est sa prison. Les murailles de cette prison tombent par morceaux ; bientôt mon ame, libre par la destruction de mon corps, va s'envoler vers mon Dieu, pour y jouir d'une félicité sans bornes : j'en ai tant de joie, que je ne puis m'empêcher d'élever ma voix vers le ciel, pour célébrer ma délivrance.

Lady CHARLOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je ne suis pas fort attachée à la vie ; mais je crains la mort, parceque j'ai été bien méchante.

Madem. BONNE.

Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, & vous y travaillez tous les jours ; cela doit vous tranquiliser. Dieu est si bon, qu'il n'en demande pas davantage. J'avoue que la mort est bien terrible, pour ces personnes qui vivent, comme si

leur ame devoit mourir avec leur corps; qui ne sont occupées que de leurs plaisirs; qui ne pensent non plus à Dieu, que s'il n'y en avoit point : Penfer de ces personnes commence dès le tems de leur maladie. J'ai connu une dame de grande qualité qui avoit vécu comme cela. Elle avoit le foie gaté, & les médecins le lui dirent; elle jetta un grand cri, & leur demanda sottement, si on ne pouvoit pas lui faire un autre foie; car elle étoit très ignorante : elle offroit pour cela tout son bien. Les médecins lui ayant dit, qu'il n'y avoit point de remède, elle devint comme une enragée & prioit une de ses amies, de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Mais mes chers enfans, continuons nos histoires.

Lady CHARLOTTE.

Josué, ayant succédé à *Moïse* par ordre de Dieu, envoya deux espions à une ville, nommée *Ferico*; ils allèrent chez une femme nommée *Ra-*

XVIII. DIALOGUE. 509

hab, mais le roi de *Jérico* envoya des foldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elle les avoit cachés, & le lendemain elle leur dit : Je fais que vous êtes venus de la part du vrai Dieu, & qu'il livrera cette ville entre vos mains ; mais puisque je vous ai rendu service, je vous prie ne me point faire de mal, ni à ma famille. Les espions lui dirent ; nous ne vous ferons point de mal ; assemblez toute votre famille chez vous, quand nous prendrons cette ville, & mettez un cordon d'écarlate à votre fenêtre ; on ne vous fera aucun mal. Ils retournèrent après cela vers *Josué*, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le *Jourdain*, qui est un grand fleuve. Les Israélites étoient fort embarrassés, car il n'y avoit pas de pont sur le *Jourdain* ; mais *Josué* commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur & d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent-ils touché l'eau, que le fleuve s'ouvrit en deux, pour laisser

510 XVIII. DIALOGUE.

passer les Israélites; & Dieu dit a *Josué*. faites prendre douze pierres à la place où les prêtres ont resté au milieu du jourdain, pendant que le peuple passoit; & de ces douzes pierres, vous en ferez un autel, & quand vos enfans vous demanderont, ce que signifie cet autel, vous leur répondrez: c'est pour vous faire souvenir du miracle que Dieu a fait pour l'amour de vous, afin de vous faire entrer dans la terre qu'il avoit promise à *Abram*, & les Israélites obéirent en tout, au commandement du Seigneur. Et entrèrent dans la terre promise.

Lady MARY.

Dans quelle partie du monde étoit cette terre promise?

Madem. BONNE.

Je vai vous la montrer sur la carte, ma chère. Elle est dans l'Asie, au Sud-Ouest; & depuis que les Israélites y ont demeuré, on l'a nommée la *Ju-dée*,

XVIII. DIALOGUE. 511

d'e, aujourd'hui elle est plus connue, sous le nom de *Palestine*. Voila le fleuve du Jourdain, la mer Morte à la même place, où étoit Sodome qui fut brûlée par le feu du ciel.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, j'ai lu dans un livre de voyage, qu'il y a de fort beaux arbres sur le bord de cette mer Morte, & que ces arbres portent des fruits magnifiques; mais quand on veut les manger, on dit qu'ils sont pleins de cendres & de pourriture: cela est-il bien vrai?

Madem. BONNE.

Je l'ai lu comme vous, ma chere; mais je ne fais si cela est vrai, car souvent les voyageurs prennent la liberté de mentir. S'ils ont dit la vérité en cette occasion, ces fruits seroient l'image du péché, & des plaisirs qu'on veut se procurer en le commettant: le dehors en est beau;

TOM. III.

Y y

mais le dedans n'est que pourriture
& vilainie. Allons, *Lady Mary*, dites
votre histoire.

Lady MARY.

Aussi-tôt que les Israélites furent
entrés dans la terre promise, ils
firent du pain avec le bled du pais,
& aussi-tôt la manne cessa de tomber.
Cependant *Josue* vit un ange qui
avoit une épée à la main, pour lui
montrer que Dieu combattoit pour
son peuple; & le Seigneur dit à
Josué, que les prêtres prennent l'ar-
che du Seigneur, & qu'ils la portent
en silence autour des murailles de
Jérico pendant six jours: le sep-
tième jour, vous ferez le tour de la
ville sept fois, & à la septième fois,
les prêtres sonneront de la trom-
pète, & le peuple jettera un cri de
réjouissance, aussi-tôt les murailles de
la ville tomberont, & chacun entrera
de son côté dans cette ville; mais
prenez bien garde à ce que je vai
vous dire: je ne veux pas qu'on par-

donne à aucun des habitans de *Jérico*, mais je vous commande de tuer les hommes & les bêtes, excepter *Rabab* & sa famille. Après cela, vous détruirez cette ville, car tous ceux qui y demeurent, sont des méchans : je vous défend de garder rien de ce qui sera dans *Jérico* ; mais vous prendrez l'or, l'argent, le cuivre & le fer, & vous me le consacrerez, & tout le reste sera brûlé. *Josué* exécuta ce que Dieu lui avoit ordonné. Les murailles de *Jérico* tombèrent, & la seule *Rabab* fut sauvée avec sa famille. Cependant *Josué* envoya trois mille hommes pour combattre les ennemis : mais les Israélites s'enfuirent, & il y eut trente six hommes de tués. *Josué* & les anciens bien affligés, se prosternèrent la face contre terre ; mais le Seigneur dit à *Josué* : ne t'afflige point, ce malheur est arrivé au peuple, parce qu'il y a au milieu de vous un homme qui m'a désobéi, en gardant quelque chose de ce qu'il a pris dans *Jérico* ;

tirez au sort, & je montrerai le coupable que vous tuerez à coups de pierre, & ensuite vous le brûlerez avec ce qu'il a volé. On écrivit donc les noms des tribus d'Israël sur des papiers, & on les plia; ensuite on les tira sans les voir, & le premier nom qui vint, fut celui de la tribu de Juda: ensuite on tira les noms de toutes les familles de cette tribu, on tira le nom de la famille de *Zara*: enfin dans la famille de *Zara*, on tira le nom d'*Achan*, alors *Josué* dit à *Achan*: mon fils, glorifie le Seigneur, en avouant ce que tu as volé. *Achan* répondit: j'ai péché contre l'Eternel, & je me suis laissé tenter par un beau manteau, & par de l'or & de l'argent, que j'ai enterré dans ma tente. On trouva effectivement toutes ces choses, & *Achan* fut lapidé, c'est-à-dire, qu'il fut tué à coups de pierre, & on le brûla ensuite, avec tout ce qui lui appartenait.

XVIII. DIALOGUE. 515.

Madem. BONNE.

Avouez, mes enfans, que voila une histoire bien terrible. Achan s'étoit caché pour commettre ce vol, & il ne pensoit pas que Dieu le voyoit, & qu'il trouveroit le moyen de découvrir son crime à la face de tout le peuple. Cachez-vous tant qu'il vous plaira pour faire le mal, choisissez, si vous voulez, le tems de la nuit, enfermez-vous dans une cave, dans un désert; Dieu qui est partout, verra votre crime, & s'il ne le découvre pas à tout le monde, comme il a fait celui d'Achan, il est sûr qu'il vous le reprochera à la face de l'Univers, au jugement dernier.

Lady MARY.

Qu'est-ce que le jugement dernier, ma Bonne? je n'ai jamais entendu parler de cela.

Madem. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère : vous en parlez tous les jours dans votre priere. En disant le simbole, ne dites-vous pas que Jésus Christ *est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts?*

Lady MARY.

Je dis cela tous les jours, ma Bonne; mais je ne fais pas ce que ces paroles signifient.

Madem. BONNE.

Je vai vous l'expliquer, ma chère. Le ciel, la terre, & toutes les choses que vous voyez, ne dureront pas toujours, mes enfans. Il viendra un jour où toutes ces choses seront détruites : alors tous les hommes qui seront vivans mourront, & ces hommes, & tous ceux qui sont morts, depuis le

XVIII. DIALOGUE. 517

commencement du monde, ressusciteront, c'est à dire, qu'ils reviendront vivans une seconde fois ; car l'ange du Seigneur sonnera de la trompète en criant. *Levez vous, morts, & venez au jugement* Quand tous les hommes seront rassemblés, on ouvrira les livres, dit l'Écriture, & l'on verra toutes les bonnes & mauvaises actions que les hommes ont fait pendant leur vie ; après cet examen, Jesus Christ dira aux bons : *Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume que je vous ai préparé de toute éternité, car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire ; j'étois nud, & vous m'avez habillé ; j'ai été malade, & vous m'avez donné des remèdes ; j'étois en prison, & vous êtes venus me visiter pour me secourir.* Les bons diront, Seigneur, comment vous avons-nous rendu tous ces services ? Et Jésus répondra : *Je vous dit en vérité, que toutes les fois que vous avez fait du bien à un pauvre & à un affligé pour l'a-*

18 XVIII. DIALOGUE.

mour de moi, c'est à moi que vous avez fait ce bien, que vous avez rendu ce service. Ensuite Jésus Christ dira aux méchans. Retirez vous de moi, maudis, & allez au feu éternel, qui a été préparé pour le Diable. car j'ai eu faim & vous ne m'avez pas voulu donner à manger ni à boire; vous ne m'avez point aidé ni visité, quand j'étois nud, malade & en prison. A ces paroles les méchans tomberont dans l'enfer. Là, dit Jésus Christ, il y aura des pleurs & des grincemens de dents.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je n'ai pas une goutte de sang sur moi, tant je suis effrayée. Mon Dieu! si je pensois souvent à ce que vous venez de nous dire, je ferois une sainte. Allons, je veux me convertir tout de bon, & ne plus craindre la mort, puis que je ne mourrai pas pour tout-à-fait, & que je dois ressusciter un jour. Mais dites-moi, ma Bonne, fera-ce avec

XVIII. DIALOGUE. 519

nos propres corps que nous reffusciterons ? cela me paroît bien difficile à croire. Car enfin, je suppose qu'un homme tombe dans la mer, & qu'il soit mangé par vingt poissons ; ces poissons seront mangés par vingt hommes, comment toutes les parties du corps de cet homme noyé, pourront-elles être rassemblées ?

Madem. BONNE.

Elles feront encore bien plus divisées que vous ne croyez, ma chère ; car enfin, ces hommes qui auront mangé les poissons qui se seront nourris de cet homme noyé, mourront à leur tour. La graisse de leurs corps fera venir de l'herbe dans les cimetières où ils seront enterrés ; cette herbe sera mangée par des animaux, ces animaux par d'autres hommes. Cependant à ces paroles de l'ange : *Levez vous, morts* ; la puissance de Dieu rassemblera toutes ces parties.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, reprochera-t-il aux hommes les fautes dont ils se feront corrigés?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; mais en même tems, on montrera les efforts qu'ils auront faits pour se corriger, & cela sera bien glorieux.

Miss MOLLY.

Mais les méchans feront donc bien honteux de voir que tous les hommes sauront les péchés, qu'ils auront fait en cachette.

Madem. BONNE.

Ils feront si honteux, qu'ils prient les montagnes de tomber sur eux, & de les craser; mais leurs vœux seront inutiles; il faudra qu'ils portent la honte de leurs mauvaises actions à la face de tout l'Univers.

XVIII. DIALOGUE. 521

Lady MARY.

Je pense, moi, qu'il est bien aisé de gagner le ciel, puisqu'il n'y a qu'à faire du bien aux pauvres ; cela ne me paroît pas difficile. Ces gens-là me font tant de pitié, que je leur donnerois volontiers le pain de mon déjeuner, si on vouloit me le permettre.

Madem. BONNE.

Mais si vous aviez bien faim, ma bonne amie ?

Lady MARY.

Et bien, je leur en donnerois la moitié, & je mangerois l'autre.

Mais dites-moi, ma Bonne, je suppose qu'une femme fût bien méchante, qu'elle se mît toujours en colère, qu'elle aimât le vin & les liqueurs, qu'elle fût une menteuse, qu'elle parlât mal de son prochain, cette

femme iroit elle au ciel avec tous ces défauts, si elle faisoit l'aumône?

Madem. BONNE.

Non, ma chère; mais il n'est presque pas possible qu'une femme bien charitable ait tous ces défauts, ou du moins qu'elle ne les corrige pas; car il est presque sûr que Dieu lui fera la grace de se convertir; mais remarquez, mes enfans, que pour être vraiment charitable, il faut l'être pour l'amour de Dieu. Il y a des gens qui donnent l'aumône par vanité; d'autres par imitation pour faire comme les autres; d'autres pour se débarrasser de l'importunité des pauvres. Vous sentez bien, que de pareilles aumônes ne sont pas celles dont Jésus Christ parle.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on n'a pas beaucoup d'argent, & qu'on a
une

XVIII. DIALOGUE. 523

une grosse famille, on ne peut pas faire beaucoup d'aumônes.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais si l'on ne peut pas donner d'argent aux pauvres, on peut exercer la charité comme si l'on étoit riche, en pratiquant les autres œuvres de miséricorde. Une pauvre personne vous expose sa pauvreté ; vous la consolerez, vous l'exhorterez à prendre son mal en patience ; vous la recommanderez aux personnes riches : & ainsi vous ferez la charité ; car consoler les affligés, est un des œuvres de miséricorde. En voici un autre : Instruire les ignorans. Il faut commencer par ses enfans, ensuite ses domestiques, puis les pauvres ; leur apprendre leur catéchisme, le leur expliquer, tâcher de leur inspirer la crainte de Dieu, leur enseigner leurs prières ; les servir quand ils sont malades, c'est encore un œuvre de miséricorde. J'ai connu des dames,

Z z

qui, ne pouvant pas donner d'argent aux pauvres, parce qu'elles n'en avoient pas, travailloient pour eux, racommodoient leurs vieux habits pour les leur donner. Un autre œuvre de miséricorde, c'est de reprendre les pécheurs avec douceur & charité; de prier pour eux; s'attacher à rendre aux autres tous les petits services que l'on peut. En un mot, mes enfans, une personne vraiment charitable, trouve mille moyens, de faire la charité, quoiqu'elle soit pauvre. Disons maintenant un mot de la Géographie. *Lady Sensée*, comment partage-t-on l'*Ecosse* ?

Lady SENSE'E.

En deux parties, celle qu'on nomme Méridionale, & la Septentrionale : la rivière du *Tay* les séparent. La capitale de l'*Ecosse* est *Edinbourg* dans la partie Méridionale à l'Est.

Madem. BONNE.

Et comment divisez-vous l'Irlande ?

Lady SENSE'E.

En quatre parties, qui étoient autrefois quatre roïaumes. On trouve au Sud le *Munster*, à l'Est le *Leinster*, au Nord l'*Ulster*, & à l'Ouest le *Connaught*. *Dublin*, capitale de l'Irlande, est dans le *Leinster*. Voulez-vous, ma Bonne, que je répète à ces dames, ces vers que vous m'avez appris pour m'aider à retenir la Géographie ?

Madem. BONNE.

Ils sont bien mauvais, ma chère ; mais n'importe : cela aide la mémoire, ainsi vous pouvez les répéter.

Lady SENSE'E.

*L'Angleterre, l'Irlande, & le peuple
Ecoffois,*

*Ne font qu'un seul état, jadis en fai-
soient trois,*

Gouverné par différens princes.

*Dans le premier on voit quarante-deux
provinces.*

*On voit douze provinces au païs des
Galois.*

*Londres, sur la Tamise, est le séjour des
rois.*

*Twide coule à son Nord, & ce fleuve
separe*

*L'Anglois de l'Ecoffois, qui fut jadis
barbare.*

Le Tay se trouve au même lieu,

Et coupe l'Ecosse au milieu.

Edinbourg, ville capitale,

Est dans la part méridionale.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi dites-vous que ces vers
font mauvais, ma Bonne? il me
semble qu'ils sont bons.

Madem. BONNE.

C'est que vous ignorez ce qu'il faut pour rendre les vers passables. Il y a, par exemple, une grande faute dans les deux premiers vers; car *Ecoffois* se prononce autrement que *trois*; mais comme je vous l'ai déjà dit, ces vers ne sont que pour aider la mémoire, & il n'est guère possible d'en faire de bons sur ce sujet. Mais *Lady Sensée* ne nous a rien dit pour l'Irlande.

Lady SENSEE.

Voilà les quatre vers, qu'on a fait pour ce royaume :

*L'Irlande comptoit autrefois
Quatre royaumes, quatre rois,
Ce païs pauvre, mais fertile,
Voit Dublin la première entre toutes ces
villes.*

Madem. BONNE.

Voilà encore une grande faute dans ces deux derniers vers : *fertile*

528 XVIII. DIALOGUE.

est un singulier, & le mot villes, qui lui fert de rime, est au pluriel, ce qui ne se trouve jamais dans de bons vers.

Lady CHARLOTTE.

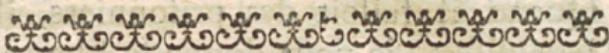
Ma Bonne; je retiens les vers plus aisément qu'autre chose, ainsi je prie-
rai *Lady Sensée* de me copier ceux qu'elle vient de répéter.

Lady SENSE'E.

Volontiers, ma chère; je vous les enverrai demain matin.

Madem. BONNE.

Et vous les apprendrez pour la première leçon. Adieu, mes enfans.



XIX. DIALOGUE.

Dix-septième Journée.

Lady SPIRITUELLE.

MA Bonne, mon Papa m'a prêté un livre, où j'ai lu un joli conte; voulez-vous que je le répète à ces dames?

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un prince, nommé *Roland*, qui étoit amoureux d'une princesse, nommée *Angelique*. *Roland* étoit un fort honnête-homme; mais malgré cela, *Angelique* ne pouvoit pas le souffrir. Il alloit à la guerre, & faisoit les plus belles actions du monde, pour plaire à sa maîtresse.

Quand il faisoit des prisonniers, il leur disoit, je vous donne la liberté, à condition que vous irez trouver *Angelique* de ma part, & que vous lui direz, que je vous ai donné la liberté pour l'amour d'elle. Quand il prenoit des diamans & d'autres choses précieuses aux ennemis, il les envoyoit à cette princesse; mais rien de tout cela ne touchoit son cœur, parcequ'elle étoit une sotte; elle aimoit mieux un bel homme, qu'un honnête homme qui avoit beaucoup de courage; & *Roland* n'étoit point beau; ainsi, elle ne vouloit pas l'épouser. Un jour qu'elle se promenoit dans un bois, elle vit un homme à terre, qui étoit percé de plusieurs coups d'épée: d'abord elle crut qu'il étoit mort, mais l'ayant regardé de plus près, elle connut qu'il respiroit encore, & remarqua qu'il étoit beau comme le jour. Elle pria des bergers, qui étoient proche de là, de porter ce jeune homme dans leur cabane, & quand il y fut, *An-*

XIX. DIALOGUE. 531

*geli*que en prit soin ; mais ce n'étoit pas par charité, c'est qu'elle aimoit ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui ; & *Roland* fut si fâché de cela, qu'il devint fou. Il couroit tout nud dans les champs, & tous ceux qui le voyoient, en avoient pitié, & disoient : c'est un grand malheur pour un honnête homme, que d'aimer une femme qui n'est pas sage. Une grande fée eut pitié de *Roland*, & fut trouver un de ses cousins, nommé *Astolphe* : elle lui donna un cheval qui avoit des aîles, & lui dit : montez sur ce cheval, il vous mènera dans le royaume de la Lune, & vous y trouverez la raison de *Roland* que vous rapporterez. *Astolphe* monta sur ce cheval aîlé, qui le porta jusqu'à la Lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filoient ensemble. L'une, qui se nommoit *Clotbo*, tenoit le fil ; la seconde, qui se s'apelloit *Lachesis*, le tournoit dans le fuseau ; & *Atropos* la plus vieille, le coupoit. Elles

dirent à *Astolphe* : nous sommes trois sœurs qu'on appelle les *Parques*; nous filons la vie des mortels: quand vn homme vient au monde, l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. *Astolphe*, qui étoit fort attaché à la vie, dit aux *Parques*: Mesdames, je suis charmé d'avoir eu l'honneur de vous faire ma reverence; j'avois entendu parler de vous; mais on ne vous rend pas justice. Les Poëtes disent, que vous êtes vieilles, ils mentent, je vous trouve encore très aimables; & quand je serai retourné sur la terre, je ferai punir sévèrement les auteurs qui ne vous rendront pas justice; car je veux être un de vos plus zélés serviteurs. On voit bien que vous venez de la Cour, dit *Clotho* à *Astolphe*; vous mentez avec une éfronterie admirable, & vous fâchez de fort bonne grace; mais, mon pauvre garçon, vous perdez vos peines; nous savons que nous sommes vieilles, & très

XIX. DIALOGUE. 533.

vieilles, & nous ne sommes pas comme les femmes de votre monde, qui sont assez stupides, pour ne pas voir que les hommes se moquent d'elles ordinairement, quand ils les louent avec exagération. Je vois bien ce qui vous engage à nous dire des douceurs; vous voudriez bien que ma sœur *Atropos* oubliât de couper le fil de votre vie; mais cela ne dépend pas d'elle; le destin conduit nos ciseaux, & toutes les puissances du ciel, de la terre, & des enfers, ne peuvent l'empêcher d'exécuter ses arrêts. Vous mourrez quand il l'ordonnera; ne vous embarrassez pas du moment, & tâchez seulement de vivre assez bien pour ne pas craindre la mort. Adieu, pensez à faire votre commission. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous; vous trouverez une grande maison, dans laquelle vous entrerez, & l'un de nos domestiques vous enseignera, où vous devez chercher la raison de *Roland*.

sup

Astolphe, un peu honteux d'avoir été trouvé flateur, prit congé des *Parques*, & trouva la maison dont *Clotbo* lui avoit parlé. Le domestique, qui gardoit cette maison, lui dit : Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi, vous trouverez ce que vous cherchez. *Astolphe* entra dans une grande chambre, qui étoit garnie de planches tout autour, & sur ces planches, il y avoit un grand nombre de petites bouteilles arrangées, avec des papiers écrits dessus, comme dans la boutique d'un apothicaire : chacune de ces bouteilles, renferme la raison d'un homme. Cherchez celle du seigneur *Roland*, dit le valet, il y a des étiquêtes sur toutes les bouteilles. Mais, mon ami, dit *Astolphe* à ce domestique, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici ; je ne croyois pas qu'il y eût un si grand nombre de fous sur la terre. Vous ne voyez rien, répondit ce domestique ; cette chambre-ci, ne renferme
que

que les raisons des fous qui sont à la Cour de Charlemagne votre empereur : mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. *Astolphe* lut les étiquêtes, & trouva d'abord, *Raison de la jeune Elise*. Vous n'y pensez pas, dit-il au gardien de cette maison ; *Elise* n'est point folle, elle fait l'ornement de la Cour de Charlemagne ; & moi qui la connois particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. Et point de raison, ajouta le gardien ; est-on raisonnable, quand on sacrifie de sang froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir ? *Elise*, livrée à la dissipation, avance la vieillieffe pour elle, & mourra à la moitié de sa vie ; elle fait du jour la nuit, & de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même, qu'elle court de tous côtés pour fuir sa propre compagnie ; vous la voyez partout, elle est de toutes les parties, & tout cela parce qu'elle craint de trouver un moment de réfléchir

A a a

sur elle-même, cela la rendroit trop honteuse. Cependant *Elise* étoit née avec une raison extraordinaire; remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les autres. Permettez - moi de prendre - cette bouteille avec celle de *Roland*, dit *Astolphe*. Vous le feriez inutilement, répondit le gardien: j'ai descendu plusieurs fois dans votre monde, pour offrir cette bouteille à *Elise*, elle m'a remercié de fort bonne grace, mais elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller dans les compagnies, & elle fait bien que si elle reprenoit sa raison, il faudroit renoncer à ce genre de vie, & briser les chaines qui l'y retiennent; elle aime ces chaines, & m'a prié de lui garder sa bouteille, jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans: elle jure qu'alors, elle la prendra jusqu'à la dernière goutte; mais hélas! elle la prendra alors pour son desespoir. Infirme, méprisée, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs prêts

à la quitter ; & sa raison qui pourroit aujourd'hui lui servir à se corriger, ne servira dans ce tems, qu'à la desespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. *Astolphe* lut encore quelques étiquètes ; mais quel fut son étonnement ! lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle étoit écrite : *Raison d'Astolphe*. Ah, parbleu ! ceci est singulier, s'écria-t-il ! me prend-on pour un fou ? Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous, ne sont pas ceux qui courent les champs, comme *Roland* : tous ceux qui se laissent gouverner par une passion sont extravagans. Le riche avare, qui se laisse manquer du nécessaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens, & tout cela pour serrer écu sur écu, & les laisser à des héritiers, qui les dépenseront en se moquant de lui, n'est-il pas un fou ? Cet homme entêté de sa noblesse, qui périroit plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit son égal, n'est-il pas un fou ? Vous-même, seigneur *Astolphe*, qui courez à la guerre, &

qui vous exposés tous les jours à vous faire casser la tête, ou les bras, ou les jambes ; & cela seulement pour faire parler de vous : vous, qui êtes prêt à tous momens de vous faire tuer par le premier sot qui aura mal parlé de vous, n'êtes vous pas un fou ? Pour le dernier article, répondit *Astolphe*, j'avoue mon extravagance, mais je ne puis convenir du premier. Un homme de mon rang est fait pour aller à la guerre, & la raison me dit qu'il faut sacrifier ma vie pour mon païs & pour mon prince. Vous avez raison, lui dit son guide ; mais en sacrifiant votre vie, vous n'avez jamais pensé ni à votre prince, ni à votre païs, & voila la folie : vous n'avez eu d'autres pensées que de faire parler de vous, d'acquiescer une dignité, de l'emporter sur vos camarades, & voila l'extravagance. Croyez-moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, dit *Astolphe* ; & aussi-tôt, ouvrant sa bouteille, il respira tout ce

qui étoit dedans, & fut fort honteux, quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avoit faites. Il trouva enfin la bouteille de *Roland*, & après avoir remercié son guide, il revint sur la terre. On eut bien de la peine à attraper *Roland*, pour lui faire respirer sa raison; mais enfin, on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise qu'il regarda de tous les côtés, & surpris de se voir tout nud, il demanda qui l'avoit mis dans cette situation. On lui dit que c'étoit le chagrin qu'il avoit conçu de la perte d'*Angelique*. *Angelique!* dit *Roland* tout étonné; cette coquette qui écoutoit tous les hommes, qui étoit toute occupée de sa beauté, qui n'aimoit que les louanges, qui recevoit les présens que les hommes lui donnoient, qui, oubliant qu'elle étoit née princesse, a épousé un jeune aventurier, seulement parcequ'il étoit beau? est-il possible que je sois devenu fou pour une personne si méprisable? Ensuite *Roland* réfléchissant, dit encore: après-tout, c'est un grand

bonheur pour moi d'être devenu furieux, cette folie étoit moins grande que celle qui me rendoit amoureux d'*Angelique*, & elle étoit bien moins dangereuse ; car le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête-homme, c'est d'épouser une femme coquette. Tout le monde fut bien surpris d'entendre parler *Roland* d'une manière si raisonnable. Plusieurs personnes attaquées, de la même maladie, prièrent *Astolphe* de recommencer le même voyage en leur faveur ; car il n'y avoit rien de si commode, que d'être débarrassé tout d'un coup d'une passion tyrannique : mais la fée n'étoit pas d'humeur de prêter tout les jours sa voiture. Ainsi depuis *Roland*, personne n'a pu parvenir à cette demeure bienheureuse, & ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts, qu'on peut parvenir à retrouver sa raison, quand on l'a perdue, en cedant lâchement à quelque passion.

Lady S E N S E E .

Ma Bonne, n'ai-je pas entendu parler de ce *Roland* dans l'histoire ?

Madem. B O N N E .

Oui, ma chère, c'étoit un des gouverneurs de la Bretagne, sous Charlemagne, & apparemment un grand capitaine ; car les faiseurs de roman, qui conservent pour l'ordinaire le vrai caractère des héros, nous le depeignent comme un homme d'une valeur extraordinaire : mais tout ce que l'histoire nous apprend de lui, c'est qu'il mourut à Ronceveaux, au sortir de l'Espagne, où son maître avoit remporté de grands avantages sur les Maures.

Lady S P I R I T U E L L E .

En vérité, ma Bonne, je suis fâchée d'apprendre que tout ce qu'on a écrit de *Roland* n'est pas vrai, je l'aimeis beaucoup malgré sa folie.

Madem. BONNE.

C'est que vous avez du goût pour tout ce qui est extraordinaire. Mais dans le fond, ces sortes de lectures ne valent pas grand chose : on peut s'en amuser quelques momens pour ce délasser ; mais il ne faudroit pas en faire son occupation ordinaire : on accoutume, par-là, son esprit à aimer le faux ; & puis, cela prend beaucoup de tems, & le tems à votre âge surtout, est une chose bien précieuse. Vous pouvez d'autant mieux vous passer de ces lectures, que vous trouvez dans l'histoire sainte, & même dans l'histoire profane, des faits véritables, & plus intéressans que tous ceux qu'on trouve dans les contes & les histoires fabuleuses.

Lady CHARLOTTE.

Mais pourtant, ma Bonne, vous nous dites des contes.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais c'est que vous êtes encore une petite fille, & qu'il faut bien vous amuser un peu ; mais à mesure que vous deviendrez plus raisonnable, je vous dirai moins de contes, & plus d'histoires. - Commencez à nous répéter celle que vous avez aprise.

Lady CHARLOTTE.

Comme tous les peuples, qui habitoient dans la terre promise, étoient méchans, Dieu avoit commandé aux Israélites de les tuer dans la guerre, sans faire miséricorde à personne ; parceque Dieu les avoit tous condamnés. Ils avoient déjà détruit la ville de *Jérico*, & celle de *Haï* ; mais les rois de ce païs, au lieu de se soumettre au Seigneur, s'assemblèrent tous ensemble, pour détruire les Israélites, en leur faisant la guerre. Il y avoit parmi ces nations, un peuple

qu'on appelloit les *Gabaonites* : ce peuple, ayant vu les grandes choses que Dieu avoit fait pour les Israélites, vit bien qu'il étoit inutile de penser à leur résister, puisque le Seigneur des armées combattoit pour eux ; mais comme ils savoient que Dieu avoit défendu aux Israélites de faire alliance avec aucun des peuples de ce païs, ils résolurent de les tromper. Pour cela, ils envoyèrent vers eux des ambassadeurs, qui avoient des souliers tout déchirés ; ils leur donnèrent des pains qui étoient cuits depuis plusieurs jours, en sorte qu'ils étoient fort durs, & les oudres, où ils mirent leur vin, étoient usés & pleins de pièces. Ces ambassadeurs, étant arrivés au camp des Israélites, dirent à *Josué* : Nous demeurons bien loin d'ici ; & nos peuples, ayant appris les merveilles que Dieu a fait pour vous tirer d'*Egypte*, nous ont envoyés pour faire alliance avec vous, afin que quand vous serez les maîtres de tout ce païs, vous ne nous fassiez point de mal ; il y a long-

tems que nous sommes en chemin, c'est pourquoi nos souliers sont tous usés, & le pain, que nous avons emporté avec nous, est dur comme du biscuit. *Josué* & les principaux d'Israël, ne consultèrent point le Seigneur, pour savoir ce qu'ils devoient faire, & jurèrent la paix avec les Gabaonites. Quelques jours après ils approchèrent de leurs villes pour les prendre, & ils furent bien étonnés, lorsque le peuple lui dit : Vous ne pouvez pas nous faire aucun mal, car vous avez juré par le nom du Seigneur l'alliance avec nous. Quoique *Josué* fût bien fâché d'avoir été trompé, il ne voulut pas manquer à son serment, & dit aux Gabaonites : Puisque nous avons juré par le nom du Seigneur, de ne vous point tuer, vous vivrez parmi-nous ; mais, parce que vous avez sauvé votre vie par un mensonge, vous serez esclaves, & vous travaillerez à fournir l'eau & le bois pour le service du Seigneur. Les Gabaonites dirent à *Josué*. Nous voulons bien être vos esclaves ;

nous servirons à tout ce que vous nous commanderez : ainsi les Israélites pardonnèrent aux Gabaonites pour garder leur ferment.

Lady MARY.

Ces pauvres gens ! je mourois de peur qu'on ne les fit mourir ; mais dites-moi, ma Bonne, d'où vient Dieu a-t-il pardonné à ceux-là, & point aux autres ?

Madem. BONNE.

Je pourrois vous répondre, qu'il est le maître d'accorder le pardon à qui il lui plaît ; mais, ma chère, je vai vous dire ce que je pense là-dessus. Dieu ne fait rien par caprice ; puisqu'il a permis que les Gabaonites trouvassent le moyen de sauver leur vie, je crois que c'est parce qu'ils n'étoient pas si méchans que les autres peuples, & qu'ils avoient dessein de se convertir.

Lady

Lady SENSE'E.

Et moi, ma Bonne, je pense qu'ils avoient déjà commencé à se convertir. Ils croyoient au Dieu des Israëïtes, puisqu'ils étoient assurés que ce qu'il avoit ordonné, ne pouvoit pas manquer d'arriver. Or, croire en Dieu, c'est avoir commencé à se convertir.

Madem. BONNE.

Je suis de votre sentiment, ma chère : car Dieu, qui est infiniment juste, punit chacun selon le degré de sa méchanceté : les Gabaonites commençoient à le croire, à le craindre ; il change la peine de mort, qu'il avoit portée contre eux, dans celle de l'esclavage, & leur donne, par là, le moyen de le connoître & de se convertir tout-à-fait. Allons, *Lady Mary*, continuez l'histoire de l'entrée des Israëïtes dans la terre promise.

Lady MARY.

Cinq rois, s'étant assemblés, pour punir les Gabaonites, qui s'étoient soumis aux enfans d'Israël, *Josué* marcha au secours de ses alliés, & donna une grande bataille. Le Seigneur combattit visiblement pour lui, en envoyant une grêle de pierres, qui tua plus d'ennemis, que le fer des Israélites. Comme il y avoit encore un grand nombre d'ennemis à vaincre, & que la nuit étoit proche, *Josué* parla au soleil, & lui commanda de rester à sa place, jusqu'à ce que les Israélites eussent remporté une entière victoire. Le soleil obéit à *Josué*, & le jour dura beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire, & la nuit ne vint, que quand la bataille fut tout-à-fait finie. *Josué* remporta encore un grand nombre d'autres victoires : ensuite, il partagea les païs, qu'il avoit conquis, aux tribus des enfans d'Israël; puis il les fit souvenir des miracles que

XIX. DIALOGUE. 549

Dieu avoit fait en leur faveur, & leur demanda, s'ils vouloient servir ce Dieu tout-puissant, qui les avoit tirés d'Egypte, ou les dieux des peuples qu'ils venoient de détruire? Le peuple répondit avec de grands cris, qu'il ne vouloit d'autre Dieu que l'Eternel; & *Jofué*, ayant reçu son ferment, mourut âgé de cent dix ans.

Madem. BONNE.

C'est à vous de parler, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

Les enfans d'Israël n'obéirent point au Seigneur, car ils se contentèrent de faire payer un tribut à plusieurs des peuples qui habitoient la terre promise, & ne les détruisirent point: or ces peuples adoroient les idoles, & ne vouloient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israélites: parceque vous avez épargné ces peuples contre ma dé-

fense, désormais vous ne pourrez plus les détruire : ils vous engageront à adorer leurs idoles, & je me servirai d'eux pour vous punir. Ce que Dieu avoit prédit, arriva. Les Israélites épousèrent des femmes de ces peuples, & ils adorèrent leurs dieux ; aussi furent-ils plusieurs fois esclaves de ces peuples. Quand ils étoient bien misérables, ils levoient leurs mains au ciel, & demandoient miséricorde. Alors Dieu avoit pitié d'eux, & leur envoyoit des Juges pour les gouverner & les délivrer de leurs ennemis ; mais ils retomboient bientôt dans le crime, par le mauvais exemple de leurs voisins. Une fois le Seigneur leur donna une femme, nommée *Débora*, pour les conduire, & elle dit à un homme, nommé *Barac* : prend dix mille hommes, & va combattre les ennemis du Seigneur. *Barac* refusa d'aller à la guerre, à moins que *Débora* ne marchât avec lui contre le roi *Sifera*, qui avoit une armée for-

midable. *Débora* lui dit : je marcherai avec toi ; mais une autre femme que moi, aura l'honneur de la victoire. En effet, Dieu effraya l'armée de *Siféra*, qui prit lui-même la fuite. Comme il le fauvoit, il entra dans la tente d'une femme nommée *Jabel*, qui descendoit du beau-père de *Moïse* : cette femme le tua, & les enfans d'Israël furent délivrés par cette mort.

Lady SPIRITUELLE.

J'avois d'abord pensé que cela étoit bien cruel, de tuer tous ces pauvres peuples ; mais je vois bien présentement, pourquoi Dieu les avoit condamnés : c'est qu'ils étoient incorrigibles, qu'ils ne vouloient pas quitter leurs idoles, & que Dieu savoit bien qu'ils feroient tous leurs efforts, pour engager les Israélites à devenir idolâtres.

Lady SENSE'E.

Et moi je pensois, que peut-être ce peuple quitteroit ses idoles pour adorer le vrai Dieu, ainsi j'avois regret de les voir tuer; mais le Seigneur savoit bien ce qu'il faisoit; ces peuples vouloient être méchans, puisqu'après l'avoir connu, & avoir entendu dire les miracles qu'il avoit faits pour les Israélites, ils refusèrent de lui sacrifier leurs faux Dieux.

Madem. BONNE.

Vos réflexions sont forts justes, mes enfans. Dieu est si bon, qu'il ne condamne que les incorrigible. Quand il fait mourir une jeune personne qui est bien méchante, c'est qu'il fait que quand elle vivroit cent ans, elle ne deviendroit pas meilleure. Il faut aussi faire une réflexion, mes enfans. C'est qu'il ne faut jamais balancer à sacrifier à Dieu les occasions de péché;

fans quoi il est presque sûr qu'on deviendra bientôt criminelle. Il y a tous les jours des personnes qui disent : Je voudrois bien me convertir, je fais ce que je puis pour cela; mais je suis toujours méchante malgré mes efforts. Je suppose, par exemple, une jeune dame qui aime beaucoup le monde, les assemblées; qui y passe tout son tems, sans penser à prier Dieu, & sans prendre soin de sa famille & de ses enfans; cette dame dira. Je fais bien que je ne vis pas comme une chrétienne, que j'offense Dieu en négligeant mes devoirs; mais je ne puis me corriger; quand je prends la résolution de rester à la maison, je reçois des invitations, mes amies me viennent chercher, & je n'ai pas la force de leur résister. Allez à la campagne, dirai-je à cette dame, quittez ces amies qui ne pensent comme vous, qu'à se divertir; faites connoissance avec quelques dames raisonnables, qui aiment à s'occuper de choses utiles. Oh! mais

me dira cette dame, si je restois l'hiver dans ma campagne, je m'ennuierois comme un chien ; je ne faurois me résoudre à quitter la compagnie de cette autre dame, elle m'amuse. Et moi, je lui dis: vous êtes une menteuse, quand vous dites que vous voulez vous corriger ; vous faites comme les Israélites ; vous ne voulez pas sacrifier les occasions du péché ; vous pécherez. Une autre aura la mauvaise coutume de se mettre en colère, quand elle perdra au jeu : elle vous dira qu'elle voudroit bien se corriger de sa colère ; & moi, je dirai, qu'elle est une menteuse, si elle ne veut pas quitter le jeu, qui est pour elle une occasion de colère. C'est une chose absolument nécessaire pour être bon, de s'éloigner des occasions d'être méchant. Retenez-le bien, mes enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, il y a quelque tems, que c'étoit la terre qui tournoit, & non pas le soleil; cependant, *Josué* commanda au soleil de s'arrêter, & non pas à la terre: est-ce qu'il ne savoit pas que le soleil ne marchoit pas?

Madem. BONNE.

Josué pouvoit fort bien ne pas savoir que c'étoit la terre qui tournoit & non pas le soleil, parceque les savans de ce tems-là, le croyoient ainsi. Il est vrai que *Josué* étoit inspiré du ciel; mais c'étoit pour conduire les Israélites dans la terre promise, pour les exhorter à demeurer fidèles au Seigneur, & non pas pour leur apprendre les sciences humaines; mais quand même Dieu eut révélé à *Josué* que c'étoit la terre qui tournoit, je crois qu'il auroit toujours dit au soleil de s'arrêter; car s'il eut

556 XIX. DIALOGUE.

fait ce commandement à la terre, les Israélites eussent cru qu'il étoit fou; puisqu'ils étoient persuadés qu'elle restoit immobile, il eut falu leur faire de grands discours pour leur faire comprendre cela: or, Dieu a abandonné la nature aux hommes, pour en découvrir eux mêmes les secrets; il se contente de leur révéler ce qui peut les rendre bons, & non ce qui peut les rendre savans. Nous allons dire un mot de la Géographie. *Lady Sensée*, quels roïaumes trouve-t-on à l'Est des Isles Britanniques?

Lady S E N S E E.

On y trouve le *Dannemarc*, qui a la *Norvège* au Nord, ce dernier roïaume a la *Suède* à l'Est, à l'Est de la *Suède*, on trouve la grande *Russie*, ou *Moscovie*. Ce sont là les cinq parties qu'on trouve au Nord de l'Europe, & que je vai répéter tout de suite:

1. *Grande Bretagne*,
2. *Dannemarc*,
3. *Norvège*,
4. *Suède*,
5. *Moscovie*.

XIX. DIALOGUE. 557

Je vai vous répéter quelques vers qui regardent les quatre dernières :

*Le peuple de Norvège, & le peuple
Danois,*

Avoient jadis differens Prin es :

*Marguerite soumit la Norvège à ses
loix ;*

*Depuis, du Dannemarc elle est restée
province.*

Sous Marguerite les Suédois,

Voulurent s'unir aux Danois.

*Christierne dans le sang fit nager leurs
contrées,*

Mais par Gustave délivrées,

Elles sont libres en ce jour :

*Stokolm est capitale, & l'on y voit la
Cour.*

La Moscovie & ses vastes contrées,

*Avant Pierre le Grand, étoient presque
ignorées ;*

*Ce prince y fit fleurir le Commerce & les
Arts,*

*Il bâtit Petersbourg, où résident les
Czars,*

*C'est aujourd'hui sa ville principale,
Avant elle, Moscow étoit la capitale.*

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je voudrois bien savoir, ce que c'étoit que cette *Marguerite* ?

Madem. BONNE.

Cette histoire ennuieroit nos petits enfans, elle est trop difficile ; mais, si vous voulez venir de bonne heure la première fois, je vous la raconterai.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'ennuiera pas, quoi ; que je sois la plus petite, dites-la présentement, je vous prie.

Madem. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans, mais comme je vous l'ai dit, elle pourra vous ennuer.

Histoire

Histoire de Marguerite.

Un roi de Dannemarc maria sa seconde fille, nommée *Marguerite*, à un prince de Norvége. Elle eut un fils de ce prince, & son mari & son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi, au préjudice de sa sœur ainée, & elle fut régente du roïaume. *Marguerite* étoit si habile, qu'on l'a appelée la Sémiramis du Nord. Son fils mourut, & elle avoit si bien établi son autorité, qu'on n'osa lui refuser la couronne. Il est vrai qu'elle gouvernoit avec tant de sagesse, que tous ses sujets étoient heureux. Les Suédois n'étoient pas si tranquilles : ils vouloient que leurs rois n'eussent aucune autorité ; les rois vouloient être les maîtres, & cela occasionnoit des guerres continuelles. Ils prirent la résolution de se soumettre à *Marguerite* ; mais ils se donnèrent à elle, à certaines conditions, qui assuroient

C c c

leurs libertés & leurs loix. *Marguerite* promet tout ce qu'on voulut, mais quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses, & se moqua des Suédois, qui voulurent l'en faire reffouvenir. Les rois qui régnèrent après *Marguerite*, traitèrent les Suédois encore plus mal, enforte qu'ils se révoltèrent. Un roi de *Dannemarc*, qui se nommoit *Christi-erne*, & qui étoit bien méchant, déclara la guerre aux Suédois, pour les forcer à le reconnoître pour roi; & comme ils avoient parmi eux un jeune homme, nommé *Gustave*, qui avoit beaucoup de valeur, *Christi-erne* le prit par trahison & l'envoya dans le *Dannemarc*. Ce méchant prince, étant devenu maître de la Suède, fit mourir tous les hommes de qualité, qu'il avoit priés à diner, & parmi ceux qu'il tua, étoit le père de *Gustave*. Ce jeune homme ayant su cela, se sauva & vint dans des montagnes qui sont en Suède, & parceque

XIX. DIALOGUE. 561

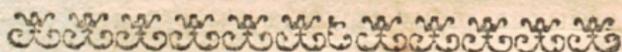
Christierne avoit promis une grande somme d'argent à ceux qui le tueroient, il fut obligé pour se cacher, de prendre un pauvre habit, & de travailler à la journée. Il fut découvert par une femme, qui vit que le collet de sa chemise étoit brodé; & il se sauva chez un gentil homme qu'il croyoit de ses amis. Ce gentil homme le pria de rester chez lui, pendant qu'il iroit lui chercher des troupes pour faire la guerre à *Christierne*. *Gustave* y consentit, mais quand cet homme fut sorti, sa femme dit à *Gustave*, que son mari étoit allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui étoit de ses amis, & ce curé cacha *Gustave* dans une armoire qui étoit dans son église, & toutes les nuits il lui portoit à manger. Ensuite, ce curé engagea un grand nombre de païsans à faire la guerre avec *Gustave* contre *Christierne*. Les païsans le voulurent bien, & après bien des fatigues, *Gustave* rendit la

562 XIX. DIALOGUE.

liberté aux Suédois, qui, pour le re-
compenser, le firent leur roi.

Miss MOLLY.

Je vous assure, ma Bonne, que
cette histoire ne m'a pas ennuyé, &
que je l'ai fort bien comprise; je
m'en souviendrai en répétant les vers,
quand *Lady Sensée* aura eu la bonté
de me les donner par écrit.



XX. DIALOGUE.

Dix-huitième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il est de bonne-heu-
re, n'aurons nous pas un con-
te aujourd'hui?

XX. DIALOGUE. 563

Madem. BONNE.

Vous aimez terriblement les contes ; mais puisque vous apprenez si bien vos histoires, je ne puis vous rien refuser. En voici un, il sera un peu long.

Lady CHARLOTTE.

Tant mieux, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Il y avoit une fois un roi, nommé *Guinguet*, qui étoit fort avare. Il voulut se marier ; mais il ne se soucioit pas d'avoir une belle princesse, il vouloit seulement qu'elle eût beaucoup d'argent, & qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitoit. Elle eut un fils qu'on nomma *Tity*, & un autre année, elle eut encore un autre fils, qu'on nomma *Mirtil*. *Tity* étoit bien plus beau que son frère, mais le roi & la reine ne le pouvoient souf-

frir, parcequ'il aimoit à partager tout ce qu'on lui donnoit avec les autres enfans, qui venoient jouer avec lui. Pour *Mirtil*, il aimoit mieux laisser gâter ses bonbons, que d'en donner à personne : il enfermoit ses jouets, crainte de les user, & quand il tenoit quelque chose dans sa main, il la serroit si fort, qu'on ne pouvoit la lui arracher, même pendant qu'il dormoit. Le roi & sa femme étoient fois de cet enfant, parcequ'il leur ressembloit. Les princes devinrent grands, & de peur que *Tity* ne dépensât son argent, on ne lui donnoit pas un sol. Un jour que *Tity* étoit à la chasse, un de ses écuyers qui couroit à cheval, passa auprès d'une vieille femme & la jetta dans la boue : la vieille crioit qu'elle avoit la jambe cassée ; mais l'écuyer n'en faisoit que rire. *Tity*, qui avoit un bon cœur, gronda son écuyer, & s'approchant de la vieille avec l'*Eveillé* qui étoit son page favori, il aida à

la vieille à se relever, & l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane, où elle demouroit. Le prince alors fut au desespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme: à quoi me sert-il d'être prince, disoit-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien? il n'y a de plaisir à être grand seigneur, que parce qu'on a le pouvoir de soulager les misérables. L'Eveillé, qui entendit parler le prince ainsi, lui dit: j'ai un écu pour tout bien, & il est à votre service: je vous récompenserai, quand je serai roi, dit *Tity*; j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. *Tity* étant retourné à la cour, la reine le gronda de ce qu'il avoit aidé à cette pauvre femme à se relever. Le grand malheur quand cette vieille femme seroit morte! dit elle à son fils, (car les avars sont impitoyables:) il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable gueuse!

Madame, lui dit *Tity*, je croyois que les princes n'étoient jamais plus grands, que quand ils faisoient du bien. Allez, lui dit la reine, vous êtes un extravagant avec cette belle façon de penser. Le lendemain, *Tity* fut encore à la chasse; mais c'étoit pour voir comment cette femme se portoit. Il la trouva guérie, & elle le remercia de la charité qu'il avoit eue pour elle, j'ai encore une grace à vous demander, lui dit elle: j'ai des noisettes & des nêfles qui sont excellentes, je vous prie de me faire la grace d'en manger quelques unes. Le prince ne voulut pas refuser cette bonne femme, de crainte qu'elle ne crut que c'étoit par mépris; il gouta donc ces noisettes & ces nêfles, & il les trouva excellentes. Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. Pendant que la vieille disoit cela, une poule qu'elle avoit se mit à chanter, & la

XX. DIALOGUE. 567

vieille pria le prince de si bonne grace d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même tems, il donna quatre guinées à la vieille, car l'Eveillé lui avoit donné cette somme, qu'il avoit empruntée à son père, qui étoit un gentil-homme de campagne. Quand le Prince fut à son palais, il commanda qu'on lui donnât l'œuf, les nésles, & les noisettes de la bonne femme pour son souper; mais quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant; les nésles & les noisettes étoient aussi remplies de diamans. Quelqu'un fut dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de *Tity*, & qui fut si charmée de voir ces diamans, qu'elle l'embrassa & l'appella son cher fils pour la première fois de sa vie. Voulez-vous bien me donner ces diamans, dit elle à son fils. Tout ce que j'ai, est à votre service, lui dit le prince. Allez, vous êtes un bon garçon, lui dit la reine, je vous récompenserai,

Elle emporta donc ce trésor, & elle envoya au prince quatre guinées, pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux, qui virent ce présent, voulurent se moquer de la reine, qui n'étoit pas honteuse d'envoyer quatre guinées pour des diamans, qui valoient plus de cinq cens mille guinées; mais le prince les chassa hors de sa chambre, en leur disant, qu'ils étoient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant, la reine dit à *Guinguet*; apparemment que cette vieille, que *Tity* a relevée, est une grande fée, il faut l'aller voir demain; mais au lieu d'y mener *Tity*, nous mènerons son frère, car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamans. En même tems, elle ordonna qu'on nettoyât les carosses, & qu'on louât des chevaux; car elle avoit fait vendre ceux du roi, parcequ'ils coutoient trop à nourrir. On fit remplir deux de ces carosses de médecins, chirurgiens

XX. DIALOGUE. 569

giens, apoticaire, & la famille royale se mit dans l'autre. Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit, qu'elle venoit lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de *Tity*. C'est, que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. Ensuite, elle dit à la vieille, qu'elle avoit mené avec elle, les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit, que son pied alloit fort bien, & qu'elle lui étoit obligée de la charité qu'elle avoit, de visiter une pauvre femme comme elle. Oh! vraiment, lui dit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince *Tity* une grande quantité de diamans. Je vous assure, madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nêfles & des noïettes, j'en ai encore au service de votre majesté. Je les accepte de bon cœur, dit la

reine, qui étoit charmée de l'espérance d'avoir des diamans. Elle reçut le présent, careffa la vieille, la pria de la venir voir, & tous les courtisans, à l'exemple du roi & de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda, quel âge elle avoit? J'ai soixante ans, répondit-elle. Vous n'en paroissez pas quarante, dit la reine, & vous pouvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. Le prince *Mirtil*, qui étoit fort mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille à ce discours, & lui dit, qu'il auroit bien du plaisir de danser à sa nôce: mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se moquoit d'elle. Toute la cour partit, & la reine ne fut pas plutôt arrivée dans son palais, qu'elle fit cuire l'œuf, & cassa les noix & les nêfles; mais au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, & les noix & les nêfles étoient pleines de

de vers. Auffi-tôt, la voila dans une colère épouvantable. Cette vieille est une forciere, dit-elle, qui a voulu se moquer de moi ; je veux la faire mourir. Elle assëmbla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme ; mais l'Eveillé, qui avoit entendu tout cela, courut à sa cabane, pour lui dire de se sauver. Bon jour, le page aux vieilles, lui dit-elle ; car on lui avoit donné ce nom, depuis qu'il avoit aidé à la tirer de la boue. Ah ! ma bonne mère, lui dit l'Eveillé, hâtez vous de vous sauver dans la maison de mon père ; c'est un très honnête-homme, il vous cachera de bon cœur ; mais, si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre, & vous faire mourir. Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille ; mais je ne crains point la méchanceté de la reine. En même tems, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Eveillé sous la figure naturelle, &

D d d

il fut ébloui de sa beauté. L'Eveillée vouloit se jeter à ses pieds ; mais elle l'en empêcha, & lui dit : je vous défends de dire au prince, ni à personne au monde, ce que vous venez de voir, je veux récompenser votre charité : demandez moi un don. Madame, lui dit l'Eveillée, j'aime beaucoup le prince mon maître, & je souhaite de tout mon cœur de lui être utile ; ainsi, je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connoître, quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. Je vous accorde ce don, reprit la fée ; mais il faut encore que je paie les dettes de *Tity* ; n'a-t-il pas emprunté quatre guinées à votre père ? Il les a rendues, reprit l'Eveillée ; il fait bien qu'il est honteux aux princes, de ne pas payer leur dettes ; ainsi, il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. Je fais bien cela, dit la fée ; mais je fais aussi que le prince a été au desespoir de ne pou-

XX. DIALOGUE. 573

voir rendre davantage ; car il fait qu'un prince doit récompenser noblement, & c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse qui est pleine d'or, & portez-la à votre père : il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y prenne que pour faire de bonnes actions. En même tems, la fée disparut, & l'Eveillé fut porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant, les juges, que la reine avoit assemblés pour condamner la vieille, étoient fort embarrassés, & ils dirent à cette princesse : Comment voulez-vous que nous condamnions cette bonne femme, elle n'a point trompé votre majesté ; elle lui a dit, je ne suis qu'une pauvre femme & je n'ai pas de diamans. La reine se mit fort en colère, & leur dit : si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi, & qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux,

& payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. Les juges pensèrent en eux-mêmes, la reine est une très méchante femme ; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr ; il vaut mieux que la vieille périsse que nous. Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive, comme une forcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit, qu'il aimeroit mieux être brûlé lui-même, que de condamner une innocente. Quelques jours après, la reine trouva des faux témoins, qui dirent, que ce juge avoit mal parlé d'elle ; on lui ôta sa charge, & il alloit être réduit à demander l'aumône avec sa femme & ses enfans ; mais l'Eveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, & la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre país. Cependant l'Eveillé se trouvoit partout, depuis qu'il pouvoit se rendre invisible : il apprit beaucoup de secrets ; mais comme c'étoit

un honnête garçon, jamais il ne rapportoit rien qui pût faire mal à personne, excepté ce qui pouvoit servir à son maître. Comme il alloit souvent dans le cabinet du roi, il entendoit que la reine disoit à son mari : ne sommes-nous pas bien malheureux, que *Tity* soit l'ainé ? nous amassons beaucoup de trésors qu'il dissipera aussi-tôt qu'il fera roi ; au lieu que *Mirtil* qui est bon ménager, au lieu de toucher à ces trésors, les auroit augmentés ; n'y auroit-il pas moyen de le deshériter ? Il faudra voir lui répondoit le roi, & si nous ne pouvons y réussir, il faudra enterrer ces trésors, crainte qu'il ne les dissipe. L'Eveillé entendoit aussi tous les courtisans, qui, pour plaire au roi & à la reine, leur disoient du mal de *Tity*, & louoient *Mirtil* ; puis au sortir de chez le roi, ils venoient chez le prince, & lui disoient qu'ils avoient pris son parti devant le roi & la reine ; mais le prince, qui savoit la vérité par le moyen de l'Eveillé,

se moquoit d'eux dans son cœur, & les méprisoit. Il y avoit à la Cour quatre seigneurs qui étoient fort honnêtes gens ; ceux-là prenoient le parti de *Tity*, mais ils ne s'en van-toient pas ; au contraire, ils l'exhortoient toujours à aimer le roi & la reine, & à leur être fort obéissant.

Il y avoit un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à *Guinguet* pour une affaire de conséquence. La reine, selon sa bonne coûtume, ne voulut pas que *Tity* parut devant les ambassadeurs. Elle lui dit, d'aller dans une belle maison de campagne, qui appartenoit au roi, parceque, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, & il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand *Tity* fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs, sans qu'il lui en coutât beaucoup. Elle prit une jupe de velours, & la donna aux tailleurs, pour faire les deux derrières d'un habit à *Guinguet* & à *Mirtil* ; on fit les de-

vants de ces habits de velours neuf, car la reine pensoit, que le roi & le prince étant assis, on ne verroit pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamans qu'on avoit trouvés dans les nésles, pour servir de boutons à l'habit du roi ; elle attacha à son chapeau le diamant qui avoit été trouvé dans l'œuf, & les petits qui étoient sortis des noisettes, furent employés à faire des boutons à l'habit de *Mirtil*, & une pièce, un colier, & des nœuds de manche à la reine. Véritablement ils éblouissoient avec tous les diamans. *Guinguet* & sa femme se mirent sur leur trône, & *Mirtil* étoit assis à leurs pieds ; mais à peine les ambassadeurs furent-ils entrés dans la chambre, que les diamans disparurent, & il n'y eut plus que des nésles, des noisettes & un œuf. Les ambassadeurs crurent, que *Guinguet* s'étoit habillé d'une manière si ridicule, pour faire affront à leur maître ; ils sortirent tout en

colère, & dirent, que leur maître leur apprendroit qu'ils n'étoient pas un roi de nées. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter, & s'en retournèrent dans leur pais. *Guinguet* & sa femme restèrent fort honteux & fort en colère. C'est *Tity* qui nous a joué ce tour, dit-elle au roi, quand il fut seul avec elle; il faut le deshèriter, & laisser notre couronne à *Mirtil*. J'y consens de tout mon cœur, dit le roi. En même tems, ils entendirent une voix qui leur dit, si vous êtes assez méchans pour le faire, je vous casserai tous les os, les uns après les autres. Ils eurent une grande peur d'entendre cette voix; car ils ne savoient pas que l'Eveillè étoit dans leur cabinet, & qu'il avoit entendu leur conversation. Ils n'osèrent donc pas faire aucun mal à *Tity*; mais ils faisoient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, & ils étoient au désespoir de ce qu'on ne pouvoit la trouver. Cependant, le roi *Vio-*

lent, qui étoit celui qui avoit envoyé des ambassadeurs à *Guinguet*, crut que véritablement on avoit voulu se moquer de lui, & résolut de se vanger, en déclarant la guerre à *Guinguet*. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avoit pas de courage, & craignoit d'être tué, mais la reine lui dit, ne vous affligez pas, nous enverrons *Tity* commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur; c'est un étourdi qui se fera tuer, & alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à *Mirtil*. Le roi trouva cette invention admirable, & ayant fait revenir *Tity* de la campagne, il le nomma généralissime de ses troupes; & pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna un plein pouvoir pour la guerre, ou la paix.

Comme ce conte est encore fort long, mes enfans, & que nous n'aurions pas le tems de dire nos histoires, je le garderai pour la première fois.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne dormirai pas tranquillement, jusqu'à ce tems-là ; achevez le aujourd'hui, s'il vous plait.

Madem. BONNE.

Ma chère amie, il faut savoir se priver d'un plaisir, quand il est question de faire son devoir. Je finirai ce conte, si vous le voulez absolument ; mais nous manquerons à des choses plus nécessaires, & cela ne seroit pas bien pour être bonne ; il ne faut pas s'accoutumer à suivre ses fantaisies : je vous conseille donc de faire ce petit sacrifice ; autrement je penserois que vous n'aurez jamais le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

Lady MARY.

Et bien, disons donc nos histoires ; mais je vous assure que cela me coûte un peu.

Madem. BONNE.

Il en coute souvent quelque chose pour faire ce que l'on doit ; mais c'est pourtant de l'habitude à se vaincre dans ces petites choses, que dépend votre bonheur pendant toute votre vie. Quand vous serez grande, ma bonne amie, si vous n'êtes point accoutumée à vous gêner un peu, vous ne ferez jamais rien à propos. Vous aurez envie de vous promener, quand il faudra rester à la maison : vous voudrez lire, quand il sera nécessaire de sortir ; & toujours vous ferez dans le dérangement. Il faut se faire une règle, & quand elle est arrangée, il ne faut jamais l'abandonner par fantaisie, & sans une grande nécessité. Voyons donc l'histoire de *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël ayant encore adoré des idoles, Dieu donna aux

Madianites la permission de les tourmenter. Ces peuples venoient dans le tems de la moisson, ils gatoient tous les fruits & les bleds, & prenoient tous les troupeaux d'Israël. Alors le peuple reconnut sa faute, & demanda pardon au Seigneur. Dieu, touché de son repentir, envoya son ange à un homme nommé *Gédion*, & l'ange lui dit : *très fort & vaillant homme, le Seigneur est avec toi.* Hélas, Seigneur ! répondit *Gédion*, que sont devenues toutes les merveilles que Dieu a faites en faveur de nos pères ? maintenant, il nous a abandonné. Parceque vous l'avez abandonné les premiers, lui dit l'ange ; mais il a écouté vos pleurs, marchez contre Madian, & vous le vaincrez. *Gédion* dit à l'ange : comment délivrerai-je mes frères ? Je suis le plus pauvre des Israélites, & le plus petit de la maison de mon père. L'ange lui répondit : parceque le Seigneur est avec toi, tu vaincras les Madianites, comme s'ils n'étoient qu'un
seul

XX. DIALOGUE. 583

feul homme. Que votre serviteur ne vous offense point, dit *Gédéon* : mais donnez-moi une preuve que Dieu veut que j'entreprenne cette guerre. Alors, Dieu fit plusieurs miracles, pour prouver à *Gédéon* que c'étoit sa volonté qu'il combattit Madian ; ensuite l'Eternel lui apparut, & lui commanda de détruire l'autel de Bahal qui étoit à son père. *Gédéon* obéit, & le peuple vouloit le faire mourir ; mais le père de *Gédéon* dit au peuple : ne prenez point le parti de Bahal ; s'il est Dieu, qu'il se vange lui-même. Cependant les Madianites, les Amalecites, & les Orientaux, rassemblèrent une armée innombrable contre Israël ; & *Gédéon* sonnans de la trompette, rassembla aussi une grande armée d'Israélites ; mais Dieu dit à *Gédéon* : vous avez une trop grande armée ; si vous battez les ennemis avec ces troupes, le peuple diroit ; c'est moi qui ai remporté la victoire, & ce n'est pas la main du Seigneur qui a détruit nos

E e c

ennemis : faites donc publier que tous ceux qui ont peur, retournent dans leurs maisons. *Gédéon* obéit, & de trente deux mille hommes, il n'en resta que dix mille. Le Seigneur dit à *Gédéon* : vous avez encore trop de monde ; marchez vers la rivière. Quand ces dix mille hommes furent près de l'eau, comme ils avoient une grande soif, il voulurent boire ; il y en eut trois cens qui prirent de l'eau dans leurs mains, seulement pour se rafraichir la bouche ; mais les autres se mirent à genoux pour boire tout à leur aise, & se défalterer entièrement. Alors Dieu dit à *Gédéon* : prends ces trois cens hommes qui ont pris de l'eau dans leurs mains ; ceux-là sont de bons soldats, car ils savent souffrir la soif, & par eux, je vaincrai cette grande armée. Ensuite, Dieu commanda à *Gédéon* d'aller dans le camp des ennemis avec un seul homme, & quand il y fut, il entendit un soldat qui disoit à son camarade, j'ai

XX. DIALOGUE. 585

revé cette nuit qu'un gâteau avoit roulé dans notre camp, & qu'en touchant nos tentes, il les avoit renversées. L'autre soldat lui répondit, ce songe veut dire, que l'épée de *Gédon*, qui étoit représentée par ce gâteau, détruira toute notre armée. *Gédon*, ayant entendu cela, se prosterna pour remercier le Seigneur, & retourna à son camp plein de confiance. Alors il dit à ses trois cens soldats, je vai vous diviser en trois bandes, prenez chacun une trompette dans votre main, prenez de l'autre main une cruche vuide, dans laquelle vous mettrez un flambeau, & vous ferez tout ce que vous me verrez faire. Etant arrivé au camp des ennemis, ils sonnèrent tous de la trompette, & cassèrent leurs cruches en criant ; *L'épée du Seigneur & de Gédon*. A ces paroles, les ennemis s'enfuirent, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils s'entre-tuèrent.

Maëm. BONNE.

Continuez, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

Alors, *Gédéon* fit dire à tous les Israélites de poursuivre les ennemis, & ils en tuèrent cent vingt mille ; mais comme les trois cens hommes de *Gédéon* étoient fatigués & qu'ils continuoient de poursuivre leurs ennemis, *Gédéon* pria des peuples qui étoient sur son passage, de leur donner un peu de pain ; ils le refusèrent avec brutalité, & quand *Gédéon* eut achevé de remporter la victoire, il punit les principaux d'entre ces peuples. *Gédéon* demanda pour sa récompense, qu'on lui donnât les bagues d'or qu'on avoit prises sur les ennemis, il en eut une grande quantité, & les fit fondre pour en faire un Ephod, c'est-à-dire, un vêtement comme celui que Dieu avoit ordonné pour le grand prêtre ; & il mit cet

Ephod dans sa ville, mais par la fuite, il devint une occasion de péché pour le peuple, qui adora cet Ephod. *Gédon* mourut dans une grande vieillesse, & laissa soixante & dix fils légitimes, & un bâtard. Le peuple avoit dit à *Gédéon*, après qu'il eut vaincu les Madianites : soyez notre roi, & vos fils après vous ; mais *Gédéon* leur avoit répondu, c'est Dieu qui doit être votre roi. Après la mort de *Gédéon*, les Israélites obéirent à ses fils, mais oubliant bientôt les obligations qu'ils avoient à *Gédéon*, ils écoutèrent les mauvais discours de son bâtard, qui se nommoit *Abimélec*, & le reconnurent pour maître. Ce méchant homme fit mourir tous ses frères, à la réserve du plus jeune, qui se nommoit *Jotham*, & qui s'étoit caché. Celui-ci reprocha au peuple son ingratitude, & lui prédit qu'*Abimélec*, leur feroit beaucoup de mal. Cela arriva comme il l'avoit prédit. *Abimélec* fit mourir un grand nom-

bre de personnes, & comme il alloit mettre le feu à une tour pour la bruler, avec ceux qui étoient dedans, une femme lui jetta sur la tête une pierre de meule, qui le blessa mortellement. Alors *Abimélec* commanda à son écuyer de lui passer son épée au travers du corps, afin qu'il ne fut pas dit qu'il étoit mort de la main d'une femme.

Madem. BONNE.

Remarquez, mes enfans, le soin que Dieu a de punir les crimes. Les enfans d'Israël furent ingrats envers les enfans de *Gédéon*; il se sert d'*Abimélec* pour les punir, & ensuite, il punit *Abimélec* lui-même. Continuez, *Lady Mary*.

Lady MARY.

Une autre fois, les enfans d'Israël abandonnèrent encore le Seigneur, pour adorer de faux dieux, & il les abandonna aux Ammonites & aux

Philistins. Alors ils demandèrent du secours au Seigneur, qui leur dit : demandez du secours aux dieux que vous avez servi. A la fin pourtant Dieu eut pitié d'eux, & leur inspira de choisir *Jephté* pour leur chef. Ce *Jephté* étoit un bâtard, & ses enfans légitimes l'avoient chassé de la maison de son père. Toutefois il leur pardonna, & se mit à leur tête pour combattre les ennemis. Avant le combat, il dit tout haut : Seigneur, si vous me donnez la victoire, je vous promets de vous sacrifier la première personne qui paroîtra à mes yeux, quand je rentrerai dans la ville. Il remporta la victoire, & sa fille, ayant appris cette bonne nouvelle, vint au devant de lui avec ses compagnes qui jouoient des instrumens, & elle marchoit la première. Quand *Jephté* vit sa fille unique, il détourna les yeux & déchira sa robe ; car il n'avoit que cette fille, qui étoit fort bonne, & il l'aimoit beau-

coup. Elle fut fort surprise de voir la douleur de son père dans un jour de réjouissance ; mais quand il lui eut dit, qu'il étoit affligé à cause d'elle, parcequ'il étoit obligé de la sacrifier au Seigneur, à cause de son vœu ; elle lui dit : ne vous affligez point, je consens de mourir, puisque vous l'avez promis à Dieu Elle demanda deux mois pour pleurer avec ses compagnes, parcequ'elle n'avoit pas été mariée, & qu'elle n'avoit point d'enfans, car c'étoit une honte dans ce tems-là de n'avoir point d'enfans : & au bout de deux mois, elle revint trouver son père qui la sacrifia au Seigneur.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, est-ce que *Jephthé* auroit fait un péché, s'il n'avoit pas sacrifié sa pauvre fille ? Le bon Dieu peut-il aimer de tels sacrifices ?

XX. DIALOGUE. 591

Madem. BONNE.

Non, ma chère, Dieu a en horreur le sang des hommes; *Jephté* avoit fait un serment imprudent, & il eut tort de l'exécuter. Les Israëites, qui avoient commerce avec les peuples, qu'ils avoient laissé subsister contre l'ordre du Seigneur, prirent leurs mauvaises coutumes; or les peuples de *Tyr* & de *Sydon*, immoloient des hommes à un de leurs dieux, qu'on nommoit *Saturne*. *Jephté* qui avoit été chassé tout jeune de la maison de son père, n'étoit pas instruit dans la loi de Dieu; il crut donc faire merveilles en offrant à Dieu un sacrifice, pareil à celui que les Tyriens offroient à Saturne. Son intention étoit bonne, & son action mauvaise; mais j'admire le courage de sa fille, qui se soumet sans murmurer à la volonté de son père, & cela au moment qu'il étoit devenu un grand seigneur, & qu'elle alloit être honorée comme la fille de celui qui avoit sauvé le peuple.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, pourquoi étoit-il honteux de mourir sans enfans ?

Madem. BONNE.

Pour vous expliquer ce que je pense là dessus, mes enfans, il faut que je vous rappelle ce que Dieu dit au serpent, avant de chasser *Adam* & *Eve* du paradis terrestre : *tu as vaincu la femme, & la femme t'écrasera la tête.* Ce serpent, c'étoit le diable, & Dieu vouloit dire, qu'un jour son fils, qui est Dieu comme lui, se feroit homme, & naîtroit d'une femme : je pense donc, que toutes les femmes Juives prétendoient à l'honneur de voir naître le Messie dans leurs familles, & que c'étoit pour cela qu'elles souhaitoient d'avoir des enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, permettez moi de vous faire une question sur une chose

XX. DIALOGUE. 593

qui me tient à l'esprit depuis une heure. Dans le conte du prince *Tity*, vous nous avez dit, que la reine avoit trouvé un poulet, au lieu d'un diamant, dans l'œuf que la fée lui avoit donné : comment pouvoit-il être venu un poulet dans cet œuf ?

Madem. B O N N E.

C'est qu'il y a un poulet dans les œufs, ma chère ; je vai sonner pour demander un œuf, & je vous ferai voir un poulet dedans. --- Voyez-vous cette petite chose blanche qui tient à ce jaune ? il y a un poulet enfermé dedans.

Miss M O L L Y.

Cela est admirable, ma Bonne. Est-ce que tous les poulets, que nous mangeons, viennent d'une petite chose blanche comme celle-là ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère: cette petite chose s'appelle germe. Quand la poule veut avoir des poulets, elle reste sur ses œufs pendant quarante jours, & en les échaufant, elle fait sortir le poulet de ce germe. Quand il est sorti, il se nourrit d'abord du blanc & du jaune de cet œuf; & quand il n'y a plus rien à manger, & qu'il est assez fort, il casse la coquille de l'œuf avec son petit bec, & il sort.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai remarqué cela à la campagne, & j'admirois la patience de la poule. Cette pauvre bête ne sortoit point de là; elle étoit maigre comme un bâton, & on étoit obligé de lui apporter à manger, sans quoi je crois qu'elle seroit morte de faim.

Madem.

Madem. BONNE.

Admirez la providence, qui permet que cette pauvre bete ait tant d'attachement pour sa famille, qui n'est pas encore venue. Quand ses poulets sont sortis de la coquille; qu'elle est son inquietude pour les défendre? La poule est fort timide, elle a peur de tout; cependant, si on attaque ses poulets, elle devient hardie comme un lion, elle attaque un chien, elle sauterait à la face d'un homme.

Lady CHARLOTTE.

J'ai vu une poule à qui on avoit fait couver des œufs de canard; quand ils furent grands, ils se jetèrent dans l'eau, & la pauvre poule, qui ne pouvoit pas les suivre dans l'eau, se desesperoit.

Madem. BONNE.

Admirez encore la providence. Vous voyez combien cette poule est attachée à ses petits poulets, tant

F f f

qu'ils ont besoin d'elle : mais aussitôt qu'ils sont grands, & qu'ils peuvent se passer d'elle, elle les abandonne & ne les connoit pas même. D'où vient ce prodigieux attachement dispartoit il tout d'un coup dans tous les animaux ? C'est qu'il n'est point nécessaire à la conservation de de l'espèce, & ne doit pas durer inutilement. Car Dieu, qui fait tout ce qui est nécessaire, s'arrête précisément à ce point, & ne va pas au delà. Rien d'inutile dans la nature : tout y est à sa place, & l'on auroit beau imaginer, on ne pourroit jamais rien trouver de plus parfait. Tout y est miracle : nous les voyons, nous sommes au milieu d'eux, & nous n'y faisons pas d'attention. Par exemple, mes enfans, croiriez-vous bien qu'il n'y a pas, dans tout l'Univers, deux choses qui soyent absolument semblables ?

Adieu encore à ces idées
 Vous voyez combien tout
 est différent & différent

Lady SENSE'E.

Quoi, ma Bonne, dans toutes les feuilles qui sont sur cet arbre, il n'y en a pas deux de semblables?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, ni même dans tout le Monde. Un grand philosophe, qui se promenoit dans un parc avec une princesse, fit un jour cette proposition. On se moqua de lui, & tous les seigneurs, qui étoient à la suite de cette princesse, passèrent toute la journée à mettre des feuilles à côté l'une de l'autre ; ils ne purent jamais en trouver deux semblables. Mais, mes enfans, il y a une autre chose à laquelle vous ne faites pas d'attention. Tous les hommes ont au visage un nez, deux yeux, une bouche, un menton, des sourcils, des joues. Cependant, ces mêmes parties, presque faites toutes de la même manière, sont si différentes, qu'il n'y a pas deux hommes

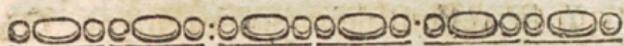
qui se ressemblent parfaitement. Où est l'ouvrier qui pourroit mettre une telle diversité dans ses ouvrages ?

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, vous avez raison, de dire que nous sommes environnés de miracles, auxquels nous ne pensons pas ; & les esprits sont-ils aussi différens que les visages ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. L'ouvrier, qui a fait toutes ces choses, pourroit en faire d'autres sans nombre, qui ne se ressembleroient pas. Mais il est tems de nous quitter mes enfans. Réfléchissez quelquefois à toutes ces choses, cela vous donnera occasion d'admirer la sagesse & la science du Créateur.



XXI. DIALOGUE.

Dix-neuvième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, vous nous avez promis d'achever le conte du prince *Tity*.

Madem. BONNE.

Oui, mes enfans, nous en sommes restées à l'endroit, où le roi lui donna le commandement de son armée, pour le faire périr.

Tity, étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, & s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage, par lequel il falloit entrer. Un jour qu'il regardoit travailler les soldats, il eut soif, & voyant une maison sur une montagne voisine,

il y monta pour demander à boire. Le maître de la maison, qui se nommoit *Abor*, lui en donna, & comme le prince alloit se retirer, il vit entrer dans cette maison une fille si belle, qu'il en fut ébloui. C'étoit *Biby* fille d'*Abor*; & le prince, charmé de cette belle fille, retourna souvent à cette maison sous divers prétextes. Il parla souvent à *Biby*, & trouvant qu'elle étoit fort sage & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il disoit en lui-même : Si j'étois mon maître, j'épouserois *Biby*, elle n'est pas née princesse, mais elle a tant de vertus, qu'elle est digne de devenir reine. Tous les jours il devenoit plus amoureux de cette fille; & enfin, il prit résolution de lui écrire. *Biby*, qui favoit bien qu'une honnête fille ne reçoit point des lettres des hommes, porta celle du prince à son père, sans l'avoir décachetée. *Abor*, voyant que le prince étoit amoureux de sa fille, demanda à *Biby*, si elle aimoit *Tity*. *Biby* qui

XXI. DIALOGUE. 601

n'avoit jamais menti dans toute sa vie, dit à son père, que le prince lui avoit paru si honnête-homme, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de l'aimer; mais, ajouta-t-elle, je fais bien qu'il ne peut pas m'épouser, parceque je ne suis qu'une bergère; ainsi, je vous prie de m'envoyer chez ma tante qui demeure bien loin d'ici. Son père la fit partir le même jour, & le prince fut si chagrin de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. *Abor* lui dit: mon prince, je suis bien fâché de vous chagriner, mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse; vous savez bien qu'on méprise, comme la boue des rues, une fille qui reçoit les visites d'un homme qui l'aime, & qui ne veut pas l'épouser. Ecoutez, *Abor*, dit le prince, j'aimerois mieux mourir, que de manquer de respect à mon père, en me mariant sans sa permission; mais promettez-moi, de me garder votre fille, & je vous promets de l'épouser quand je

ferai roi : je consens à ne point la voir jusqu'à ce tems-là. En même tems la fée parut dans la chambre, & surprit beaucoup le prince ; car il ne l'avoit jamais vue sous cette figure. Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle au prince ; & vous êtes si honnête-homme, & *Biby* est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans, mais jusqu'à ce tems, vous aurez encore bien des traverses. Au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, & je mènerai *Biby* avec moi. Le prince fut enchanté de cette promesse, & résolut d'acquiescer beaucoup de gloire pour plaire à *Biby*. Le roi *Violent* vint lui offrir la bataille, & *Tity* non seulement la gagna, mais encore *Violent* fut fait prisonnier. On conseilloit à *Tity* de lui ôter tout son royaume, mais il dit ; je ne veux pas faire ce a : les sujets qui aiment toujours mieux leur roi qu'un étran-

XXI. DIALOGUE. 603

ger, se revolteroient, & lui rendroient la couronne; *Violent* n'oublieroit jamais sa prison, & ce seroit une guerre continuelle qui rendroient deux peuples malheureux : je veux au contraire, rendre la liberté à *Violent*, & ne lui rien demander pour cela; je fais qu'il est généreux, il deviendra notre ami; & son amitié vaudra mieux pour nous, que son royaume qui ne nous appartient pas; & j'éviterai par-là une guerre, qui couteroit la vie à plusieurs milliers d'hommes. Ce que *Tity* avoit prévu, arriva. *Violent* fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi *Guinguet*, & avec son fils.

Cependant, *Guinguet* fut fort en colère, quand il apprit que son fils avoit rendu la liberté à *Violent*, sans lui faire payer beaucoup d'argent; & ce prince avoit beau lui représenter, qu'il lui avoit donné ordre d'agir comme il le voudroit, il ne pouvoit lui pardonner. *Tity*, qui

aimoit & respectoit son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour, qu'il étoit seul dans son lit, sans penser que c'étoit le premier jour du mois, il vit entrer deux jolis serains par sa fenêtre, & fut fort surpris, lorsque ces deux serains, reprenant leurs formes naturelles, lui présentèrent la fée & sa chère *Biby*. Il alloit remercier la bonne fée, quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimoit beaucoup, parcequ'il prenoit les fourris qui mangeoit ses provisions, & qu'il ne lui coutoit rien à nourrir. D'abord que la reine vit les serains, elle se fâcha de ce qu'on les laissoit courir, parceque cela gâtoit les meubles. Le prince, lui dit qu'il les feroit mettre dans une cage; mais elle réondit, qu'elle vouloit qu'on les prit dans le moment, qu'elle les aimoit beaucoup, & qu'elle les mangeroit à son diner. Le prince desespéré eut beau prier, tous les cour-

XXI. DIALOGUE. 605

tisans & les domestiques couroient après les serains, & on ne l'écouloit pas. Un valet prit un bâlai, & fit tomber à terre la pauvre *Biby*. Le prince se jetta hors de son lit pour la secourir; mais il seroit arrivé trop tard, car le chat de la reine s'étoit échapé de ses bras, & alloit la tuer d'un coup de griffe, lorsque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat, & l'étrangla; ensuite, elle prit aussi-bien que *Biby*, la figure d'une petite souris, & elles s'enfuirent toutes deux par un petit trou, qui étoit dans un coin de la chambre. Le prince étoit tombé évanoui à la vue du danger qu'avoit couru sa chère *Biby*; mais la reine n'y fit pas d'attention, elle n'étoit occupée que de la mort de son chat, pour lequel elle jettoit des cris horribles: elle dit au roi, qu'elle se tueroit s'il ne vangeoit pas la mort de ce pauvre animal; que *Tity* avoit commerce avec des forciers, pour lui donner

du chagrin, & qu'elle n'auroit pas un moment de repos qu'il ne l'eût deshérité, pour donner la couronne à son frère. Le roi y consentit, & lui dit, que le lendemain il feroit arrêter le prince, & qu'on lui feroit son procès. Le fidèle Eveillé ne s'étoit pas endormi dans cette occasion ; il s'étoit glissé dans le cabinet du roi, & vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avoit eue, lui avoit ôté la fièvre, & il se disposoit à monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée, qui lui dit : Je suis lasse des méchancetés de votre mère, & de la foiblesse de votre père ; je vai vous donner une bonne armée, allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec leur fils *Mirtil*, vous monterez sur le trône, & vous épouserez *Biby* tout de suite. Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime *Biby* plus que ma vie ; mais le désir de l'épouser, ne me fera jamais oublier ce que je dois à mon père,

XXI. DIALOGUE. 607

père & à ma mère, & jaimerois mieux périr tout à l'heure, que de prendre les armes contre eux. Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée; j'ai voulu éprouver votre vertu, si vous aviez accepté mes offres, je vous aurois abandonnés; mais, pûsque vous avez eu le courage d'y résister, je ferai toujours de vos amies, & je vai vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un veillard, & sùr de ne pouvoir être reconnu sous cette figure, parcourez votre royaume, & vous instruisez par vous même, de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi; l'Eveillé, qui restera à la Cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. Le prince obéit à la fée, & il vit des choses qui le firent frémir. On vendoit la justice, les gouverneurs pilloient le peuple, les grands maltraitoient les petits, & tout cela se faisoit au nom du roi. Au

G g g

bout de deux ans, l'Eveillⁱ lu écrivit que son père étoit mort, & que la reine avoit voulu faire couronner son frère ; mais que les quatre seigneurs qui étoient honnêtes gens, s'y étoient opposés, parcequ'il les avoit avertis qu'il étoit vivant, & qu'ainsi, la reine s'étoit sauvée avec son fils dans une province, qu'elle avoit fait revolter. *Tity*, qui avoit repris sa figure, alla dans sa capitale & fut reconnu roi, après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine, pour la prier de ne point causer de revolte : il lui offrit aussi une bonne pension pour elle & pour son frère *Mirtil*. La reine, qui avoit une grosse armée, lui écrivit qu'elle vouloit la couronne, & qu'elle viendroit la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter *Tity* à sortir du respect qu'il devoit à la reine ; mais cette méchante femme ayant appris que le roi *Violent* venoit au secours de son ami *Tity*, avec un grand nombre de sol-

XXI. DIALOGUE. 609

dats, elle fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son royaume, & il épousa la belle *Biby* au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si belle reine.

Lady SPIRITUELLE.

Et ce prince ne repara-t-il pas le mal qu'on avoit fait à ses sujets ?

Madem. BONNE.

C'est ce que je vous dirai la première fois, mes enfans ; il nous reste à parler de la vie de *Tity* quand il fut roi, mais cela seroit trop long pour cette fois.

Lady MARY.

Et verrons nous aussi ce que devint l'Eveillé ? Je l'aime bien, c'étoit un bon garçon.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère : présentement, dites votre histoire.

Lady MARY.

Après avoir eu plusieurs autres juges, les enfans d'Israël retournèrent à l'Idolatrie, & Dieu permit aux Philistins de les tourmenter : quand ils eurent beaucoup souffert, ils demandèrent pardon à Dieu, qui touché de leurs larmes, résolut de leur envoyer un libérateur. Pour cela, l'ange du Seigneur aparut à une femme qui étoit stérile, & lui dit. je te déclare que tu auras un fils qui délivrera Israël, & sera consacré au Seigneur, pour perdre les Philistins ; c'est pourquoi, tu ne boiras point de vin, ni aucune chose qui puisse enivrer, jusqu'à ce qu'il soit venu au Monde. Cet enfant sera Nazaréen, c'est à-dire, qu'il sera au Seigneur, qu'il ne boira point de li-

XXI. DIALOGUE. CIII

queur qui puisse enivrer, & qu'il ne coupera jamais ses cheveux. Cette femme dit donc à son mari, qu'elle avoit vu un grand homme, qui lui avoit promis un fils de la part de Dieu; car elle ne savoit pas que c'étoit un ange. Son mari eut bien voulu voir cet homme, & comme l'ange aparut à la femme une seconde fois, elle le pria de rester un moment, & fut appeller son mari. Le mari demanda à l'ange comment il s'appelloit, & le pria de leur faire l'honneur de manger un chévrain avec eux; mais l'ange lui répondit, mon nom est Merveilleux, mais quand tu m'apréterois un chévrain, je ne mangerois pas avec toi, il faut plutôt l'offrir en holocauste au Seigneur. L'homme obéit à l'ange, & lorsque la flamme de l'holocauste commença à monter vers le ciel, l'ange s'envelopa dans cette flamme, & monta avec elle. Alors cet homme dit à sa femme. Certainement nous mourrons, car nous avons vu la face

du Seigneur; mais elle lui répondit. Si l'Éternel eut voulu nous faire mourir, il n'auroit pas reçu notre holocauste. Quelque tems après, cette femme eut un fils qu'elle nomma *Samson*.

Madem. BONNE.

Continuez, *Mifs Molly*.

Mifs MOLLY.

Samson étant devenu grand, fut amoureux d'une fille des Philistins, & demanda à son père la permission de l'épouser. Son père lui dit; n'y a-t-il pas assez de filles en Israël? pourquoi veux tu épouser une étrangère? *Samson* lui répondit, j'aime cette fille; & comme c'étoit la volonté de Dieu qu'il l'épousât, son père y consentit. Un jour *Samson*, all'ant voir sa maîtresse, rencontra un jeune lion, il le prit avec ses mains & le déchira en deux, car il étoit extrêmement fort, Deux jours après,

XXI. DIALOGUE. 613

il regarda le corps de ce lion mort, & il vit que les mouches avoient fait du miel dans sa gueule. Il prit ce miel, le porta à son père, & à sa mère, mais il ne leur dit pas où il l'avoit pris. Quelques jours après, il se maria, & donna un festin aux jeunes philistins qui dura sept jours. Le premier jour il leur dit, je veux vous donner une énigme à deviner, & je vous donne sept jours pour cela. Si vous la devinez, je vous donnerai trente robes; mais si vous ne la devinez pas, vous me donnerez trente robes; voici mon énigme: *de celui qui mangeoit, est sortie la viande; du fort, est sortie la douceur*: les jeunes gens, qui étoient à ses nôces, n'avoient garde de deviner cette énigme; car ils ne savoient pas que *Samson* avoit trouvé du miel dans la gueule du lion. Ils furent donc trouver la femme de *Samson*, & lui dirent: Si vous ne faites pas en forte que votre mari vous explique cette énigme, nous vous brûlerons toute vive dans

votre maison avec votre père. Cette femme fut donc trouver son mari le septième jour, & lui dit : assurément vous ne m'aimez pas; car vous m'auriez dit ce que c'est que cette énigme, que vous avez donnée à deviner. *Samson* lui répondit, je n'en ai pas parlé à mon père, & à ma mère; mais toutefois, je vous la découvrirai, aussi-tôt cette femme fut trouver les jeunes gens, & leur dit ce que c'étoit que l'énigme, & le soir ils dirent à *Samson*. Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, & de plus fort que le lion. *Samson* vit bien qu'on avoit séduit sa femme, & comme il vouloit se vanger, il tua trente Philistins, & donna leurs robes à ceux qui avoient deviné l'énigme. Il s'étoit retiré dans sa maison; mais quelques jours après, il voulut aller voir sa femme, qu'il aimoit malgré son infidélité; mais le père de cette fille lui dit. Je croyois que vous aviez abandonné votre femme, c'est pourquoi je l'ai

XXI. DIALOGUE. 615

donnée à un autre homme. Voici deux grandes injures que j'ai reçues des Philistins, dit *Samson*; après avoir séduit ma femme, ils me l'ont encore ôtée; c'est pourquoi, je leur déclare une guerre éternelle. *Samson* voulant donc se vanger, prit trois écns renards, & les attacha ensemble par la queue; il mit un flambeau allumé entre les queues de ces renards, & les ayant chassés devant lui, ils mirent le feu aux vignes, aux oliviers, & aux bleds des Philistins. Ceux-ci, ayant appris que *Samson* avoit commis cette action pour se vanger de ce qu'on lui avoit ôté sa femme, la brûlèrent dans sa maison avec toute sa famille; ensuite, ayant pris les armes, *Samson* les barit, & les Philistins descendirent vers les Israélites de la tribu de Juda, & leur dirent; nous sommes venus pour prendre *Samson*; livrez le entre nos mains, sinon, nous allons vous exterminer. Trois mille hommes de cette tribu s'avancèrent

vers *Samson* & lui dirent, ne fais-tu pas que les Philistins sont nos maîtres; pourquoi les as-tu traités ainsi. *Samson* leur répondit: Ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle; ils m'ont attaqué, & il m'est permis de me vanger contre-eux; toutefois je vois que vous voulez me livrer à eux; j'y consens; vous pouvez même me lier aussi fort qu'il vous plaira. Lorsque les Philistins virent leur ennemi lié avec de bonnes cordes neuves, ils jetèrent de grands cris de joie; mais l'esprit du Seigneur s'emparant de *Samson*, il brisa les cordes, comme si elles eussent été du fil fin, & comme il n'avoit point d'armes, il se faisit d'une machoire d'âne, qu'il trouva à terre, & tua mille Philistins. Après cette victoire, il eut une grand-soif, & comme il n'y avoit point d'eau dans cet endroit, il cria au Seigneur. C'est inutilement que vous m'avez tiré des mains des Philistins, puisque je vais mourir de soif. Dieu écouta la voix

XXI. DIALOGUE. 617

de *Samson* ; une des dents de cette machoire d'âne qu'il tenoit à la main, s'ouvrit, & il en sortit assez d'eau pour désalterer la soif de ce vaillant homme.

Madem. BONNE.

Finissez cette histoire, *Lady Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Un jour *Samson* fut dans la ville de *Gaza*, & les Philistins mirent des gardes aux murailles, & fermèrent toutes les portes de la ville. *Samson* s'étant levé à minuit pour s'en retourner, trouva les portes de la ville fermées ; mais cela ne l'embarassa pas beaucoup ; car ayant toute sa force, il arracha les gonds de fer qui tenoient une des portes, & l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta sur une des montagnes voisines, au grand étonnement des Philistins, qui disoient ; jamais nous

618 XXI. DIALOGUE.

ne pourrons nous débarasser de cet homme. Ils apprirent que *Samson* étoit amoureux d'une fille de leur païs, & les chefs des Philistins furent la trouver & lui dirent ; nous te donnerons une grande somme d'argent, si tu peux nous livrer *Samson*, cette fille qui se nommoit *Dalila*, & qui étoit méchante & avare, résolut de trahir son amant pour gagner cet argent, elle dit donc à *Samson*, dites-moi je vous prie, comment vous êtes si fort, & ce qu'il faudroit faire, pour vous ôter votre force. *Samson* connut fort bien qu'elle vouloit le trahir, & il résolut de se moquer d'elle ; il lui dit donc, si l'on me lie avec sept cordes mouillées, je perdrai toute ma force. *Dalila* prit donc sept cordes mouillées, & lia *Samson* pendant qu'il dormoit. Elle avoit fait cacher des Philistins dans sa chambre, & quand *Samson* fut lié, elle l'éveilla, en disant ; voici les Philistins qui viennent pour vous prendre. *Samson* étant éveillé, cassa

les

XXI. DIALOGUE. 619

ses sept cordes & les Philistins s'enfuirent. Il trompa encore *Dalila* deux autres fois, & cette femme pleurant lui dit, je vois bien que vous ne m'aimez pas : car vous vous moquez toujours de moi. Elle tourmentoit *Samson* depuis le matin jusqu'au soir, ce qui le rendoit mélancolique. Enfin, fatigué des importunités de cette femme, il lui avoua la vérité, & lui dit : j'ai été consacré au Seigneur, avant de venir au Monde, en qualité de Nazaréen ; c'est pourquoi on ne m'a jamais coupé les cheveux, & dès le moment qu'ils seront coupés, je perdrai toute ma force. *Dalila* profita de cette connoissance, & ayant endormi *Samson* sur ses genoux, elle fit venir un homme qui le raza ; alors, elle lui dit : *Samson*, voici les Philistins. Il crut qu'il pourroit encore les tuer comme les autres fois ; mais le Seigneur l'avoit abandonné, & il étoit foible comme le reste des hommes. Les Philistins le prirent donc, & lui

H h h

ayant crevé les deux yeux, ils le condamnèrent à tourner une meule de moulin, comme s'il eût été un cheval. Quelque tems après, les Philistins firent une grande fête, en l'honneur de leur dieu Dagon; & comme tous les chefs du peuple, & les personnes de qualité, étoient dans une grande salle à faire un festin, ils commandèrent qu'on fit venir *Samson* pour les divertir. Quand il fut venu, ils lui dirent: fais le bouffon devant nous, pour nous divertir. Le peuple, ayant su que *Samson* faisoit le bouffon, vint à la salle pour le voir; & ceux qui ne purent pas entrer, montèrent sur le toit & aux fenêtres; or, les cheveux de *Samson* commençoient à revenir, il dit donc à l'homme qui le conduisoit, parcequ'il étoit aveugle: Conduis moi à l'endroit où sont les deux plus grands pilliers qui soutiennent la salle. Cet homme lui obéit, & quand *Samson* fut dans cette place, il éleva son cœur à Dieu, &

XXI. DIALOGUE. 621

lui dit : Seigneur, rends moi ton secours ; je serai content de mourir en cet endroit, pourvu que je fasse périr les Philistins qui sont ici. En même tems, il embrassa avec force les deux pilliers qui soutenoient la salle, & les secouant, il les fit tomber, aussi bien que la salle, sur les Philistins, & il y en eut en cette occasion, trois mil'e d'écrasés : ainsi, *Samson*, en mourant, en tua plus, qu'il n'avoit fait pendant sa vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je ne conçois pas, comment *Samson* n'abandonna pas cette méchante *Dalila*, dès la première fois qu'il vit qu'elle cherchoit à le trahir. Comment pouvoit-il l'aimer encore, en connoissant qu'elle vouloit le faire périr ? il falloit qu'il eût perdu l'esprit.

Lady SENSE'E.

Il auroit eu besoin, qu'Astolphe eût fait le voyage du royaume de la Lune, pour y chercher sa bouteille.

Madem. BONNE.

Affurément, mes dames, car comme je vous l'ai fait remarquer, les passions renversent la cervelle. Nous en avons un grand exemple dans la personne de *Samson*; &, si nous avons la connoissance de tout ce qui se passe dans le Monde, nous verrions qu'il y a encore un grand nombre de femmes aussi traitresses que *Dalila*, qui trouvent des hommes aussi extravagans que *Samson*, qui connoissent leur méchanceté, & qui ne laissent pas de les aimer.

Lady MARY.

Ma Bonne, est-ce que les mouches font le miel? je ne savois pas cela.

XXI. DIALOGUE. 623

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, ce sont les mouches qui font le miel & la cire.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce qu'elles ont dans leurs corps de la cire & du miel ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais elles vont sucer les fleurs, & avec ce suc, elles font du miel & de la cire.

Miss MOLLY.

Comment, cela se peut-il, ma Bonne ? Quelquefois je m'amuse à manger les bouquets qu'on me donne ; ils sont amers, & le miel est si doux.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, le suc des fleurs est amer, mais l'abeille, en

le travaillant, & en le mêlant avec sa propre substance, le rend doux comme vous le voyez.

Lady MARY.

J'ai souvent vu de grosses mouches jaunes sur les fleurs, mais je ne me ferois jamais douté qu'elles vinssent y chercher du miel.

Madem. BONNE.

Rien de plus admirable que le petit royaume des mouches à miel, qu'on appelle abeilles : je dis qu'elles composent un royaume ; car dans chacune de leurs maisons, qu'on nomme ruches, elles ont une reine, qui ne travaille point comme les autres, & qu'on nourrit à rien faire. Il n'y a qu'elle qui ait permission de ne point travailler ; si d'autres vouloient faire les paresseuses, on les tueroit sans miséricorde. Chacune a son emploi. Les unes sont chargées de nettoyer la ruche, les

XXI. DIALOGUE. 625

autres de veiller sur les ouvrières. Celles-ci courent dès le matin sur les fleurs, & font souvent de grands voyages pour en trouver. Quand elles ont leur charges, elles reconnoissent fort bien le chemin de leur maison, & ne vont pas dans une autre; elles prennent ensuite du jus des fleurs, la partie qui est propre à faire la cire, & elles en font comme un petit panier, dans lequel elles serrent le miel, car sans cela, il ne seroit pas proprement.

Lady MARY.

Ma Bonne, qu'est-ce qui apprend aux mouches à miel à faire tout cela ?

Madem. BONNE.

Celui qui apprend aux oiseaux à faire leurs nids si proprement. Celui qui apprend à la poule qu'il faut rester longtems sur les œufs, si elle veut avoir des poulets. Celui qui

apprend aux chats à faire semblant de dormir pour attraper des souris. Dieu a instruit toutes les créatures, auxquelles il a refusé la raison, précisément de ce qu'elles doivent faire, & elles n'y manquent jamais.

Miss MOLLY.

En vérité, ma Bonne, j'ai bien de la peine à croire, que mon chien n'ait pas de raison : il m'entend comme si c'étoit une personne.

Lady SENSEE.

Pour moi, ma Bonne, j'ai toujours pensé que les bêtes n'avoient pas une raison faite comme celle des hommes ; mais pourtant, je ne pourrois pas dire en quoi consiste la différence qu'il y a d'elles à nous : je vous ferois bien obligée, si vous vouliez me la faire voir.

Madem. BONNE.

Il faudroit peut-être plus de science que je n'en ai, pour vous ex-

XXI. DIALOGUE. 627

pliquer cela ; mais je vous dirai pourtant ce que j'en pense. Examinons premièrement, ce que c'est que la raison. Voyons ce que vous en pensez, *Lady Spirituelle.*

Lady SPIRITUELLE.

Cela est fort singulier, j'ai une raison, & je ne fais pas ce que c'est ; il faut avouer que je suis bien fotte. Attendez pourtant, on dit qu'une personne est raisonnable, quand elle se conduit comme il faut, & quand elle remplit tous les devoirs de son état. La raison consiste donc à se bien conduire.

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère, mais pour mieux comprendre cela, voyons toutes les choses que notre ame est capable de faire. Je regarde au bout de cette chambre, & je vois une fenêtre & une porte : je m'approche, & je remarque qu'à côté de

cette porte, il y a un escalier, par lequel je puis descendre petit à petit dans la cour ; au lieu que, si je sortois de la chambre par la fenêtré, j'y descendrois tout d'un coup. Comment est-ce que je remarque cette différence ? En pensant. Or, cette facilité de penser, qui est en mon ame, je l'appellerai entendement & je dirai toutes les fois, que mes yeux, ou mes oreilles, me montreront un objet, c'est mon entendement qui le connoît. Entendez vous cela, mes enfans ?

Miss MOLLY.

A merveille, ma Bonne. Je vois par mes yeux que vous êtes une femme, & qu'une femme n'est pas faite comme un lit ; c'est mon entendement qui conçoit cela. Je vous entends parler, & j'entends siffler mon oiseau. Ces deux voix, qui entrent par mon oreilles, vont trouver mon entendement, & il décide, que votre voix est la voix

XXI. DIALOGUE. 629

d'une femme, & que l'autre est celle d'un oiseau.

Madem. BONNE.

Mis *Molly* explique cela comme un docteur. Reprenons notre première comparaison, mes enfans. Je veux sortir de cette chambre ; mon entendement m'a fait voir la différence qu'il y a entre sortir par la fenêtre, ou par l'escalier, & il dit, si je fors par la fenêtre, je serai tout d'un coup dans la cour ; mais peut-être qu'en descendant, mon corps tournera de façon que je tomberai la tête la première, & je la casserai ; ou bien je tomberai sur un bras, ou sur une jambe, & je me la romprai. Si, au contraire, je descends par l'escalier, je serai un peu plus longtems ; mais je resterai toujours sur mes pieds, & ne serai point en danger de me fendre la tête. L'entendement fait tout ce raisonnement, l'ame l'écoute, & alors une

autre chose, qui est en elle, & que j'appellerai la volonté, dit, j'aime mieux aller plus doucement, & ne pas m'exposer à quelque malheur; ainsi, je prendrai mon chemin par l'escalier, & non par la fenêtre. Ainsi l'entendement examine, pèse les choses, & la volonté choisit. Je me retrouve ce soir dans cette chambre, & je n'ai pas de lumière, par conséquent, je ne vois plus la différence qu'il y a entre la fenêtre & la porte; mais je me resouviens de cette différence que je ne vois plus: comment est ce que mon ame se rappelle & se rend présente cette différence? C'est qu'elle a une troisième puissance, ou faculté, que je nommerai mémoire. Répétons cela? Combien notre ame a-t-elle de facultés, Lady Charlotte?

Lady CHARLOTTE.

Trois; l'*entendement*, qui nous sert à connoître les choses; la *vo-*
lonté

XXI. DIALOGUE. 631

lonte, qui nous fait choisir une chose plutôt qu'une autre, à cause des différences que l'entendement y a remarquées; & la *mémoire*, qui nous fait souvenir de ces différences, quand même nous ne verrions plus les objets que nos yeux montreroient à notre entendement, s'il faisoit jour.

Madem. B O N N E.

Vous comprenez cela, on ne peut pas mieux ma chère. Mais, remarquez, que la volonté est une aveugle, qui ne connoit rien: si elle étoit sage, elle demanderoit toujours conseil à l'entendement, & lui donneroit le tems d'examiner ce qui seroit le mieux; mais elle se presse de choisir avant l'examen, comme une étourdie: d'où il arrive qu'elle choisit tout de travers, & qu'elle est ainsi la cause de toutes les sottises que nous faisons? Voyons présentement, ce que c'est qu'une personne raisonnable? C'est une personne qui fait un bon usage de son

entendement; qui s'accoutume à ne rien faire, qu'après avoir pris du tems pour laisser examiner à l'entendement, ce qui est le plus convenable, par conséquent, la raison n'est autre chose, que la justesse de l'entendement pour examiner, & la soumission de la volonté aux lumières de l'entendement pour choisir. Pour avoir de la raison, une raison telle qu'est la nôtre, & celle de tous les hommes, il faut donc deux choses; un entendement pour examiner, & une volonté pour se déterminer. Une de ces choses seroit inutile sans l'autre; m'en diriez-vous bien la raison, *Lady Sensée* ?

Lady SENSEE.

Je pense que oui, ma Bonne. A quoi me serviroit-il que mon entendement m'apprit, qu'il vaut mieux sortir de la chambre par la porte, que par la fenêtre, si je n'avois pas la liberté de choisir entre ces deux chemins, & si une force, à laquelle je ne

XXI. DIALOGUE. 633

pourrois résister, me pouffoit à me jeter par la fenêtré ? Mon entendement loin de m'être utile, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse, puisqu'il me découvroit à tous momens mille dangers, que je ne ferois pas la maîtresse d'éviter.

Madem. BONNE.

Ce que vous avez répondu, est parfaitement vrai, ma chère. L'entendement qui ne fait qu'examiner, & qui ne peut vouloir, seroit inutile sans la volonté, & Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne peut pas donner un entendement sans volonté. Si je puis donc vous prouver, que les bêtes n'ont point de volonté, il sera donc vrai de dire, qu'elles n'ont point d'entendement, puisque l'une ne va pas sans l'autre. Si les animaux n'ont, ni entendement, ni volonté, il faut donc dire, qu'ils n'ont pas de raison, puisque nous avons décidé, que la raison est une volonté, qui

se conduit par les lumières de l'entendement.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'est pas possible de croire, que les bêtes n'ont point de volonté & de raison. J'ai eu un joli petit singe, à qui l'on donna un jour du vin de Canarie : il en but beaucoup, & la pauvre petite bête fut bien malade; depuis ce tems, elle n'a jamais voulu boire de vin. Mon singe pensoit donc, ce vin est bien bon, mais il m'a fait mal, & je me garde d'en boire une autre fois, de peur d'être encore malade. Vous voyez qu'il raisonnoit, & que sa volonté obéissoit à la raison.

Madem. BONNE.

Lady Spirituelle est toute glorieuse de sa preuve. Mais, ma chère, j'en conclus tout le contraire, & l'exemple des hommes prouve ce que je

XXI. DIALOGUE. 635

dis. Dites-moi, mes enfans, n'avez vous jamais rien mangé qui vous ait rendues malades ?

Lady CHARLOTTE.

Plus de quatre fois, ma Bonne j'aime beaucoup le fruit, & toutes les fois que j'en peux attraper, j'en mange tant, que je suis malade.

Miss MOLLY.

Et moi, j'aime le thé ; on dit que cela fait mal aux petites filles, & Maman ne veut pas que j'en boive, mais je prie tant ma servante, qu'elle m'en donne toujours une demie tasse.

Madem. BONNE.

Et n'avez-vous pas vu aussi de gentils-hommes, qui meurent très jeunes à force de boire ; des dames qui se fatiguent tant à danser, qu'elles s'échauffent le sang, & tombent malades ; d'autres qui se ruinent au

jeu, & qui pourtant jouent & dansent encore tous les jours ?

Lady S E N S E E.

Oui, ma Bonne ; mais toutes ces personnes n'ont pas de raison.

Madem. B O N N E.

Et pourquoi n'ont elles pas de raison ? c'est qu'elles ont une volonté qui ne veut pas obéir à leur entendement. Les sotises, que font les hommes, prouvent qu'ils sont libres, & quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, comme elles le font toujours, nous devons penser qu'elles ne sont pas maitresses de faire autrement ; car, si elles avoient une volonté comme les hommes, elles feroient des sotises comme les hommes. Le singe de *Lady Spirituelle*, auroit bu du vin une autre fois, s'il avoit été le maitre de le faire, comme le lord qui a été malade aujourd'hui pour avoir trop bu hier, &

XXI. DIALOGUE. 637

qui ne laissera pas de boire encore demain.

Lady SENSEE.

Mais, ma Bonne, qu'est-ce donc qui fait agir les animaux? s'ils n'ont, ni entendement, ni volonté.

Madem. BONNE.

Dieu, qui les a créés, leur a donné, au lieu de la raison, un instinct qui les force à faire toutes les choses qu'il a voulu qu'elles fissent. Il vous a donné un petit chien pour vous amuser & vous garder, ce petit chien n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez tous les jours à manger; il n'a pas la liberté de se taire, s'il entre dans votre chambre une personne qu'il ne connoît pas; il aboye malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer, ou vous voler.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, que je ferois heureuse, & tous les hommes aussi, si au lieu de la raison, Dieu nous eût donné, comme aux animaux un instinct qui nous eût forcé à faire ce que nous devons ! je ne ferois pas tant de sottises, ni les autres non plus.

Madem. BONNE.

Il est vrai, ma fille, que nous ne sommes méchans, que parceque nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement ; mais remarquez aussi, que sans la volonté nous ne pourrions être vertueux. Dieu vouloit être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement & sans y être forcés : quand vous me faites du bien, je ne vous en fais obligation, que parceque je fais que vous n'avez pas été forcée de le faire, & que vous avez voulu me faire

XXI. DIALOGUE. 639

du bien. En détruisant la volonté de l'homme, vous ôteriez tous les vices, mais vous ôteriez aussi toutes les vertus. Les bêtes n'ont pas besoin d'être vertueuses, parcequ'elles n'ont ni châtement à craindre, ni récompense à espérer pour l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles ; mais Dieu, ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant toute l'éternité, & ce Dieu étant infiniment juste, il falloit qu'il laissât à l'homme les moyens de gagner ce bonheur en pratiquant la vertu ; & pour cela, qu'il lui laissât la liberté de faire les choses en quoi consiste la vertu. Mais, mes enfans, nous nous sommes amusées à philosopher, sans penser qu'il est bien tard ; nous n'aurons pas le tems de dire un seul mot de la Géographie : il faudra commencer par-là la première fois.

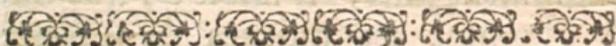
640 XXI. DIALOGUE.

Lady MARY.

Et le prince *Tity*, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, nous le finirons, & ensuite, nous parlerons de la France ; c'est la première partie qu'on trouve au milieu de l'Europe, en commençant à l'Ouest.



XXII. DIALOGUE.

Vingtième Journée.

Madem. BONNE.

J'AI promis de vous achever aujourd'hui le conte du prince *Tity*, je veux tenir ma promesse.

Tity, étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses états, & pour y parvenir, il

XXII. DIALOGUE. 641

ordonna, que tous ceux qui voudroient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur auroit faites, feroient les bien-venus, & il défendit aux gardes, de renvoyer une seule personne qui auroit à lui parler, quand même ce seroit un homme qui demanderoit l'aumône; car, disoit ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. D'abord les courtisans ne s'éffrayoient point de ce discours: ils disoient; le roi est jeune, cela ne durera pas longtems; il prendra du gout pour les plaisirs, & sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires: ils se trompèrent. *Tity* menagea si bien son tems, qu'il en eut pour tout; d'ailleurs le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices, fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avoit envoyé des ambassadeurs au roi *Violent*, pour le remercier du secours qu'il lui avoit préparé. Ce prince

lui fit dire, qu'il seroit charmé de le voir encore une fois, & que s'il vouloit se rendre sur les frontières de son royaume, il y viendroit volontiers, pour lui rendre visite. Comme tout étoit fort tranquile dans le royaume de *Tity*, il accepta cette partie qui convenoit à un dessein qu'il avoit formé : c'étoit d'embélir la petite maison, où il avoit vu sa chère *Biby* pour la première fois : il commanda donc à deux de ses officiers, d'acheter toutes les terres qui étoient à l'entour, mais il leur défendit de forcer personne, car, disoit-il, je ne suis pas roi pour faire violence à mes sujets, & après-tout, chacun doit être maître de son petit héritage. Cependant, *Violent* étant arrivé sur la frontière, les deux Cours se réunirent; elles étoient brillantes. *Violent* avoit mené avec lui sa fille unique, qu'on nommoit *Elise*, qui étoit la plus belle fille du Monde depuis que *Biby* étoit femme, & qui étoit aussi très bonne. *Tity* avoit mené

mené avec lui outre son épouse, une de ses cousines, qu'on nommoit *Blanche*, & qui outre qu'elle étoit belle & vertueuse, avoit encore beaucoup d'esprit. Comme on étoit, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois dirent qu'il falloit vivre en liberté, qu'on permettroit à plusieurs dames & seigneurs de souper avec les deux rois, & les princeffes; & pour ôter le cérémoniel, on dit qu'on n'appelleroit point les rois, *votre majeste*, & que ceux, qui le feroient, payeroient une guinée d'amande. Il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on étoit à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. *Tity*, & d'Eveillé, qui la reconnurent, furent au devant d'elle; mais, comme elle leur fit un coup d'œil, ils pensèrent qu'elle ne vouloit pas être connue; ils dirent donc au roi *Violent* & aux princeffes, qu'ils leurs demandoient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies, qui venoit leur demander à souper. La vieille, fans

K k k

façons, se plaça dans un fauteuil qui étoit auprès de *Violent*, & que personne n'avoit osé prendre par respect; elle dit à ce prince: Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous voulez bien que j'en use librement avec vous. *Violent*, qui étoit un peu haut de son naturel, fut decontenancé de la familiarité de cette vieille, mais il n'en fit pas semblant. On avoit averti la bonne femme de l'amande qu'on payeroit toutes les fois qu'on diroit *votre majesté*; cependant à peine fut-elle à table qu'elle dit à *Violent*. *Votre majesté* me paroît surprise de la liberté que je prends; mais c'est une vieille habitude, & je suis trop âgée pour me reformer, ainsi, *votre majesté* voudra bien me pardonner. A l'amande, s'écria *Violent*, vous devez deux guinées. Que *votre majesté* ne se fache pas, dit la vieille. J'avois oublié qu'il ne falloit pas dire *votre majesté*, mais *votre majesté* ne pense pas, qu'en défendant de dire *votre majesté*, vous

XXII. DIALOGUE. 645

faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant, que vous voulez banir. C'est comme ceux, qui, pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leurs tables, quoiqu'ils soient au dessous d'eux, buvez à ma santé; il n'y a rien de si impertinent que cette bonté là; c'est comme s'ils leur disoient: souvenez-vous bien que vous n'êtes pas faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnois pas la permission: Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exemter de payer l'amande; je dois sept guinées, les voilà. En même, tems elle tira de sa poche une bourse aussi usée, que si elle eût été faite depuis cent ans, & jetta les sept guinées sur la table. *Violent* ne savoit, s'il devoit rire, ou se facher, du discours de la vieille; il étoit sujet à se mettre en colère pour un rien, & son sang commençoit à s'échauffer. Toutefois, il résolut de se faire violence par considération pour *Tity*; & prenant la chose en badinant, Eh,

bien, ma bonne mère, dit-il à la
 vieille, parlez à votre fantaisie, soit
 que vous disiez *votre majesté*, ou
 non, je ne veux pas moins être un
 de vos amis. J'y compte bien, re-
 prit la vieille, c'est pour cela que
 j'ai pris la liberté de dire mon sen-
 timent, & je le ferai toutes les fois
 que j'en trouverai l'occasion ; car on
 ne peut rendre un plus grand service
 à ses amis, que de les avertir de ce
 qu'on croit qu'ils font mal. Il ne
 faudroit pas vous y fier, répondit
Violent ; il y a des momens, où je ne
 recevrais pas volontiers de tels avis.
 Avouez, mon prince, lui dit la vieille,
 que vous n'êtes pas loin d'un de ces
 momens ; & que vous donneriez
 quelque chose de bon, pour avoir la
 liberté de m'envoyer promener tout
 à votre aise. Voilà nos héros. Ils
 seroient au desespoir qu'on leur re-
 prochât d'avoir fui devant un en-
 nemî, & de lui avoir cédé la vic-
 toire sans combat, & ils avouent
 de sang froid, qu'ils n'ont pas le

courage de résister à leur colère, comme s'il n'étoit pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi, qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais, changeons de discours, celui-ci ne vous est pas agréable; permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présens à faire à la compagnie. Dans le moment, la vieille frapa sur la table, & l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle, quatre enfans ailés, qui étoient les plus beaux du Monde. Ils portoient chacun une corbeille pleines de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi *Violent* ayant en même tems jetté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle, & si richement parée, qu'elle éblouissoit les yeux. Ah, madame, dit-il à la fée, je vous reconnois pour la marchande de nêfles & de noisettes, qui me mit si fort en colère; pardonnez au peu d'égard que j'ai eu pour vous,

je n'avois pas l'honneur de vous connoître. Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égard pour personne, reprit la fée; mais, mon prince, pour vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présens. Le premier est de ce gobelet; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas ce qui le rend précieux: toutes les fois que vous ierez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau, & le buvez en trois fois, & vous sentirez la passion se calmer, pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je fais que vous aimez la princesse *Blanche*; elle vous trouve fort aimable, mais elle craint vos emportemens, & ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. *Violent*, surpris de ce que la fée connoissoit si bien ses défauts & ses inclinations, avoua qu'en effet il se croiroit fort heureux d'épouser

Blanche ; mais ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre, quand même je serois assez heureux pour obtenir le consentement de *Blanche* ; je me serois toujours une peine de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une couronne. Ce sentiment est beau, dit la fée, & il se trouve peu de pères, capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfans ; mais, que cela ne vous arrête point. Le roi de Mogolan, qui étoit un de mes amis, vient de mourir sans enfans, & par mon conseil, il la disposé de sa couronne en faveur de l'Eveillé. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir ; il aime la princesse *Elise*, elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'Eveillé : & si son père y consent, je suis sûre qu'elle lui obéira sans répugnance. *Elise* rougit à ce discours : il est vrai qu'elle avoit trouvé l'Eveillé fort aimable & qu'elle avoit écouté avec plaisir ce qu'on lui avoit raconté de sa fidélité

pour son maître. Madame, dit *Violent*, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'Eveillé, & si l'usage ne me lioit pas les mains, je n'aurois pas besoin de lui voir une couronne, pour lui donner ma fille; mais les hommes, & surtout les rois, doivent respecter les usages reçus, & ce seroit bleffer ces usages que de donner ma fille à un simple gentil-homme, elle, qui sort d'une des plus anciennes familles du Monde; car, vous savez bien que depuis trois cens ans, nous occupons le trône. Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'Eveillé est tout aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parens, & que vous sortez de deux frères, encore l'Eveillé doit il avoir le pas, car il est sorti de l'ainé & votre père n'étoit que le cadet. Si vous voulez me prouver cela, dit le roi *Violent*, je jure de donner ma fille à l'Eveillé, quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuse-

roient de le reconnoître pour maître. Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'Eveillé, dit la fée. Il sort d'*Elisa*, l'ainé des fils de *Japhet*, fils de *Noé*, qui s'établit dans le Péloponèse, & vous sortez du second fils de ce même *Japhet*. Il n'y eut personne qui n'eut beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire, en voyant que la fée se moquoit si sérieusement de *Violent*. Pour lui, la colère commençoit à s'emparer de ses sens, lorsque la princesse *Blanche*, qui étoit à coté de lui, lui présenta le gobelet de diamant: il le but en trois fois, comme la fée le lui avoit commandé; & pendant cet intervalle, il pensa, en lui-même qu'effectivement tous les hommes étoient réellement égaux dans leur naissance, puisqu'ils sortoient tous de *Noé*, & qu'il n'y avoit de vraie différence entre eux, que celle qu'ils y mettoient par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée: En vérité,

Madame, je vous ai beaucoup d'obligation, vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse, & de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet, dont vous m'avez fait présent; à mesure que je buvois, j'ai senti ma colère se calmer, & les réflexions que j'ai faites, dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus, ont achevé de me rendre raisonnable. Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fee, il n'y a aucune vertu dans le gobelet, dont je vous ai fait présent; & je veux apprendre à toute la compagnie, en quoi consiste le sortilège de cette eau, bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettroit jamais en colère, si cette passion ne le surprenoit pas, & lui laissoit le tems de réfléchir: or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en le buvant en trois fois, on prend du tems; les sens se calment, les réflexions viennent, & lorsque cette cérémonie est achevée,

la raison a eu le tems de prendre le dessus sur la passion. En vérité, Madame, lui dit *Violent*, j'en ai plus appris aujourd'hui, que pendant le reste de ma vie. Heureux *Tity*, vous deviendrez le plus grand prince du Monde avec une telle protectrice ; mais, je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de Madame, à la faire souvenir, qu'elle m'a promis d'être de mes amies. Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, & je vous en ai déjà donné des preuves ; je continuerai à le faire, tant que vous ferez docile, & j'espère que ce sera jusqu'à la fin de notre vie. Aujourd'hui, ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage, & celui de la princesse *Elise*. En même tems, on avertit *Tity*, que les officiers, qu'il avoit chargés d'acheter toutes les terres & les maisons qui environnoient celle de *Biby*, demandoient à lui parler. Il commanda qu'on les fit entrer, & ils lui montrèrent le dessein de

l'ouvrage qu'ils vouloient faire en cette petite maison. Ils y avoient ajouté un grand jardin, & un grand parc, qui auroit été parfait, s'ils eussent pu abattre une petite maison, qui se trouvoit au beau milieu d'une des allées de ce parc, & qui en gâtoit la cimétrie, Et pourquoi n'avez vous pas ôté cette bicoque ? dit le roi *Violent*, en parlant à ces officiers & aux architectes. Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avoit défendu de faire violence à personne, & il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. Si ce coquin là étoit né mon sujet, je le ferois pendre, dit *Violent*. Vous vuideriez votre gobelet auparavant, dit la fée. Je crois que le gobelet ne pourroit lui sauver la vie, répondit *Violent*; car enfin, n'est-il pas horrible, qu'un roi ne soit pas maître dans ses états, & qu'il soit contraint d'abandonner un ou-
vrage

XXII. DIALOGUE. 655

vrage qu'il souhaite achever, par l'obstination d'un faquin, qui devoit l'estimer trop heureux de faire sa fortune, en obligeant son maître, sans le forcer à le contraindre, ou à abandonner son dessein. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit *Tity*, en riant, & je prétends que cette maison soit le plus grand ornement de mon parc. Oh, je vous en défie, dit *Violent*, elle est tellement placée, qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. Voici ce que je ferai, dit *Tity*, elle sera environnée d'une muraille assez haute, pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue, car il ne seroit pas juste de l'enfermer comme dans une prison; cette muraille continuera des deux côtés, & l'on y lira ces paroles, écrites en lettres d'or. *Un roi, qui fit bâtir ce parc, aima mieux lui laisser ce défaut, que de devenir injuste à l'égard d'un de ses sujets, en lui ravissant l'héritage de ses pères, sur lequel il n'avoit d'autre droit, que celui*

de la force. Tout ce que je vois, me confond, dit *Violent*; j'avoue que je n'avois pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, *Tity*, cette muraille fera l'ornement de votre parc, & la belle action que vous faites en l'élevant, fera l'ornement de votre vie. Mais, Madame, d'où vient *Tity* se porte-t-il naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas même l'idée, comme je vous l'ai dit? Grand roi, lui répondit la fée, *Tity*, élevé par des parens, qui ne pouvoient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au Monde: il s'est accoutumé par conséquent, à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans toutes les choses indifférentes. Comme il n'avoit aucun pouvoir dans le royaume, pendant la vie de son père; qu'il ne pouvoit accorder aucune grace, & qu'on favoit que le roi avoit envie de le deshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parcequ'ils ne croient pas avoir rien à craindre, ni à

XXII. DIALOGUE. 657

espérer de lui : ils l'ont abandonné aux honnêtes-gens, que le seul devoir attachoit à sa personne, & dans leur compagnie : il a appris, qu'un roi, qui est maître absolu pour faire du bien, doit avoir les mains liées, lorsqu'il est question de faire du mal ; qu'il commande à des hommes libres, & non à des esclaves ; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur donnant la couronne, que pour se donner des pères, des protecteurs aux loix, un refuge aux pauvres & aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs, à qui l'on a confié votre éducation, n'ont pensé qu'à faire leur fortune, en gagnant vos bonnes graces. Ils ont appelé votre orgueil, *noble fierté* ; vos emportemens, des *vivacités excusables* : en un mot, ils ont réussi à gâter le plus heureux caractère, & ont fait jusqu'à ce jour votre malheur, & le malheur de vos pauvres sujets que, vous avez regar-

dés & traités en esclaves ; parceque vous pensiez, qu'ils n'étoient au Monde que pour servir à vos caprices, au lieu que dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger, & à les défendre. *Violent* convint des vérités que lui disoit la fée ; instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir ; & il fut encouragé dans ses bonnes résolutions, par l'exemple de *Tity* & de l'*Eveillé*, qui conservèrent, sur le trône, les vertus qu'ils y avoient apportées.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, voila le plus joli conte que j'aie entendu de ma vie ; il me fait souvenir d'une petite histoire que j'ai entendu dire, & que je raconterai à ces dames, si vous voulez me le permettre.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère.

XXII. DIALOGUE. 659

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit une femme d'une basse condition, qui étoit la plus malheureuse personne du monde ; elle avoit un mari qui la battoit tous les jours jusqu'à la rendre malade. Elle fut trouver une vieille femme de ses voisines, qui passoit pour avoir beaucoup de science, quelques uns même disoient qu'elle étoit sorcière, parce qu'elle venoit à bout de tout ce qu'elle entreprenoit. La vérité est, que cette femme, ayant beaucoup de prudence, & s'attachant à connoître les caractères des personnes, avec lesquelles elle vivoit, leur faisoit faire tout ce qu'elle vouloit, & prévoyoit ce qu'elles avoient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, & comme elle la connoissoit aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle vouloit employer sa science pour lui rendre service. Elle fut chercher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois

tours, en disant quelques paroles latines; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, & en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine: gardez cette eau bien soigneusement, & toutes les fois, que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplifiez votre bouche de cette eau; tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas. La femme remercia beaucoup sa voisine, & ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avoit commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fût véritablement forcée; car pendant huit jours, que son eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois. Elle fut fort affligée, quand elle vit sa bouteille vuide, & retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme; cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dit des paroles qui ne signifioient rien. Mais pourtant, dit la jeune femme, cette

eau a eue la vertu d'empêcher mon mari de me battre. Parcequ'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille, car vous ne pouviez parler tout le tems que vous en aviez dans la bouche : retournez à votre maison, & quand vous verrez votre mari qui aura trop bu, ou qui sera de mauvaise humeur, au lieu de l'obstiner & de lui dire des injures, gardez le silence, comme si votre bouche étoit pleine d'eau, & vous verrez que sa colère se passera. La jeune femme suivit le conseil de la vieille, & elle s'en trouva bien ; car son mari, n'étant plus contredit mal-à-propos, perdit l'habitude de se mettre en colère, & vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aima beaucoup, aussi-tôt qu'elle fut devenue douce & patiente.

Madem. B O N N E.

Votre histoire est fort jolie, ma chère ; j'ai envie de donner une bouteille d'eau à *Lady Charlotte*. Vous en

auriez grand besoin, n'est-ce pas, ma chère ?

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne. Je vous assure pourtant, que je ne suis plus si méchante, & que je me corrige un peu tous les jours.

Madem. BONNE.

Si vous continuez, vous deviendrez bonne tout à fait. Parlons maintenant de la Géographie ; mais, avant d'examiner la situation de la *France*, je veux vous dire un mot de ce qu'elle étoit avant de porter ce nom.

Autrefois, on nommoit ce païs les *Gaules*. Il étoit habité par des peuples extrêmement fort & robustes, & qui avoient un courage féroce, qui les fit regarder longtems comme invincibles. Ces peuples, s'étant multipliés, cherchèrent à s'établir dans d'autres païs, parceque les *Gaules*, quelques grandes qu'elles fussent, étoient devenues

XXII. DIALOGUE. 663

trop petites pour les contenir. Une grande armée de *Gaulois* passa dans l'Italie & demandèrent honnêtement un país qui n'étoit point cultivé pour s'y établir. On le leur refusa, & on commit même une injustice à leur égard ; ainsi, leur chef, nommé *Brenus*, après avoir demandé justice aux *Romains*, qui la lui refusèrent, mena son armée vers *Rome* qu'on avoit abandonnée. Ils brûlèrent ensuite cette ville, mais ayant été attaqués par un nommé *Camille*, au moment qu'ils croyoient avoir fait la paix, ils furent défaits & mis en pièces. Ces *Gaulois* qui brûlèrent la ville de *Rome*, fortoient de la ville de *Sens*, que je vai vous montrer sur la carte - - - - -

Dans d'autres tems, les *Gaulois* envoyèrent encore des armées, ou dans la Grèce, ou dans l'Italie, mais elles furent presque toujours défaites, après avoir remporté de grandes victoires, & pillé les lieux où elles avoient passé. Enfin, les Gaules furent soumises par *Jules César*, qui fut dix ans entiers à

faire la guerre aux Gaulois. Je vous ai fait remarquer, en parlant de l'Angleterre, que la force des Romains diminuant de plus en plus, ils ne furent pas en état de conserver leurs conquêtes, qui leur furent enlevées par des nations, qui profitèrent de leur foiblesse. Un peuple, qu'on appelloit les *Visigots*, leur prirent le Languedoc & une partie de la Provence, que vous voyez au Sud de la France ----- Un autre peuple, qu'on nommoit les *Bourguignons*, leur enlevace païs que vous voyez, & qu'on appelle aujourd'hui *Bourgogne* & le *Dauphiné*. Enfin, les Francs, qui demeuroient de l'autre côté du Rhin dans la Germanie, vinrent faire des courses dans les Gaules pour les piller, & à la fin, ils s'y établirent sous un prince nommé *Clovis*; qui vint à bout de chasser le reste des Romains qui y étoient encore. *Clovis* fit par la suite un accomodement avec un autre peuple, qui, du consentement des Romains s'étoit établi dans les Gaules; c'étoient les Anglois, comme nous l'a-

XXII. DIALOGUE. 665

vons vu en parlant de l'Angleterre. Ils habitoient la Bretagne, dont *Clovis* leur laissa une partie ; mais, ce fut à condition que leurs princes ne prendroient plus la qualité de roi : depuis ce tems, on les nomma Comtes. *Lady Sensee* va me répéter en abrégé ce que j'ai dit de la France.

Lady S E N S E E.

Ce païs autre fois s'apelloit *Gaules*. Il fut soumis par *Jules César*. Les *Visigots* & les *Bourguignons* s'y établirent en enlevant plusieurs provinces aux Romains, & fondèrent dans les Gaules deux roiaumes, qu'on nommoit le roiaume des *Bourguignons*, & celui des *Visigots*. Il y avoit un troisiéme roiaume dans les Gaules, qu'on nommoit *Bretagne*, & il étoit fondé par les *Anglois*. Enfin *Clovis*, roi des *François*, ayant chassé des Gaules ce qui y restoit de Romains, y fonda le grand empire, qu'on a depuis nommé la *France*.

Madem. BONNE.

On ne peut pas mieux dire, ma chère. Allons, *Lady Mary*, répétez votre histoire.

Lady MARY.

Un homme, nommé *Eli-melec*, fut demeurer dans le païs des Moabites avec sa femme *Nabomi* & deux de ses fils, qui épousèrent des filles de Moab; ils avoient quitté leur contrée, parcequ'il y avoit une grande famine. Ils demeurèrent dix ans dans Moab, & pendant ce tems, le père & les deux fils moururent. *Nabomi* resta donc seule avec ses deux belles filles, & elle eut envie de retourner dans son païs. Elle dit aux veuves de ses fils: retournez dans la maison de vos pères; je prie Dieu qu'il vous bénisse, parceque vous avez bien vécu avec mes fils, & ensuite avec moi. Dieu vous en récompensera, en vous donnant d'autres maris. Une de ses belles filles lui dit adieu en pleurant,
&

& retourna chez son père ; mais l'autre qui se nommoit *Ruth*, lui dit : je ne vous quitterai point ; votre Dieu sera mon Dieu, & votre peuple sera mon peuple, la mort seule me séparera de vous. *Ruth* partit donc avec sa belle-mère, & vint à *Bethléem*, qui étoit le país de *Nahomi*, & tout le monde admiroit la vertu de cette jeune femme, qui avoit renoncé à tout, pour suivre sa belle-mère, qui étoit fort pauvre. Comme c'étoit dans le tems de la moisson, *Ruth* dit à *Nahomi* : permettez que j'aïlle glaner, cela nous donnera moyen de vivre. Sa belle-mère y ayant consenti, elle fut dans le champ d'un homme vieux & riche, qui se nommoit *Booz*, & qui étoit parent du père de son mari. *Booz*, étant venu voir ses moissonneurs, & ayant appris que cette jeune femme étoit la *Moa-bite*, dont on admiroit le bon cœur, lui dit : Dieu vous bénisse, ma chère fille ; il vous récompensera j'en suis sûr : ne sortez point de mon champ,

M m m

champ, vous glanerez avec mes filles, & vous mangerez avec nous. Ensuite, *Booz* commanda à ses serviteurs de respecter *Ruth*, & de laisser tomber, comme par hazard, beaucoup de bled, dans le lieu où elle glaneroit; enforte qu'elle en ramassa une grande quantité, qu'elle porta à sa belle-mère. *Nahomi*, charmée de la sagesse, de l'obéissance & de l'affection de *Ruth*, lui dit: mon enfant, je veux récompenser ton amitié, & te donner le moyen de faire ta fortune: *Booz* est notre parent, & il doit t'épouser; va donc ce soir dans la grange où il couchera; couche toi à ses pieds, & il te dira ce qu'il faudra faire. *Ruth* obéit à sa belle-mère, & *Booz*, s'étant éveillé à minuit, fut surpris de voir une femme couchée à ses pieds. *Ruth* lui dit: Monseigneur, vous savez que je suis votre parente, & que, selon la loi, vous devez m'épouser. *Booz* lui dit: en vérité, ma fille, tu montres que tu es bien sage; car tu

n'as pas cherché un mari parmi les jeunes gens, mais tu as choisi un vieillard; il est vrai que je suis ton parent, mais il y a un autre homme qui est plus proche parent que moi, s'il refuse de t'épouser, comme la loi l'ordonne, je te prendrai pour ma femme; car tout le monde fait que tu as de la vertu. Le lendemain *Booz* s'affit devant la porte de la ville, & ayant pris dix témoins parmi les anciens du peuple, il dit à cet homme, qui étoit plus proche parent que lui: Nahomi veut vendre la part de l'héritage de son mari, vois, si tu veux l'acheter & épouser Ruth, pour donner des enfans à ton parent qui est mort. Cet homme lui répondit: je renonce à l'héritage & à la femme, prend-la pour toi. En même tems, il ôta son soulier selon la coutume, car c'étoit une marque qu'il renonçoit à l'héritage du défunt. *Booz* prit le soulier, & épousa Ruth, & tout le peuple disoit foyez heureux avec cette femme, & que Dieu

la bénisse, comme il a fait *Rachel* & *Lia*. Dieu écouta les prières du peuple ; car *Ruth* eut un fils, qui fut nommé *Obed*, & qui a été grand-père de *David*. *Nahomi* reçut cet enfant dans son sein, qui la consola de tous ses malheurs, & qui lui tint lieu du mari, & des deux fils qu'elle avoit perdus.

Miss MOLLY.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire est touchante ; j'ai eu envie de pleurer, en l'écoutant.

Madem. BONNE.

Et moi, ma chère, j'ai pleuré tout-à fait. J'admire le bon cœur de *Ruth* pour sa belle-mère ; sa sagesse, son obéissance : j'admire le bon cœur de *Booz*, qui veut lui faire du bien, comme par hazard, & sans qu'elle soit obligée de le remercier ; remarquez bien cela, mes enfans. Ce n'est pas assez d'aimer à faire du bien ;

il faut encore apprendre à le faire. Il y a des gens qui assistent les pauvres ; mais qui le font d'une manière si dure, qu'ils les font mourir de honte, au lieu de les soulager. Un honnête-homme est devenu pauvre ; si vous allez lui dire : aparamment que vous avez perdu votre bien par votre mauvaise conduite, je veux bien pourtant vous empêcher de mourir de faim, & je vous ferai l'aumône. Voyez vous, mes enfans, cet homme-la souffrira d'avantage, en recevant votre bienfait, qu'il n'eut souffert par la faim. Vous rendez service à un ami ; mais vous lui faites valoir ce service, vous lui en parlez sans cesse ; vous dites à tout le monde que cet homme vous a beaucoup d'obligation, & moi je pense qu'il ne vous en a guère. Quand on rend un service, il faut tâcher que celui à qui l'on le rend, ne le fache pas, ne lui en jamais parler, tâcher de le lui rendre comme par hazard, & s'il découvre que vous

avez voulu l'obliger, lui faire voir que vous avez eu plus de plaisir en lui rendant ce service, qu'il n'en a eu à le recevoir. *Lady Charlotte*, dites nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un homme, nommé *Elkana*, qui avoit deux femmes; une d'elles, nommée *Anne*, n'avoit point d'enfans, & l'autre femme la mépri-soit à cause de cela. Un jour, *Anne* fut au temple, pour demander au Seigneur de finir sa peine, & elle lui dit: Si tu me donnes un fils, O mon Seigneur, je le consacrerai à ton service. Comme *Anne* prioit avec ar-deur, son visage étoit tout en feu, & le grand-prêtre *Héli* crut qu'elle avoit trop bu, & lui dit de sortir. *Anne*, au lieu de se mettre en colère, de ce qu'on la croyoit une yvrognessé, dit au grand-prêtre: Seigneur, je ne suis pas yvre; je suis une pauvre femme affligée, qui vient demander du se-cours au Seigneur: s'il m'accorde

XXII. DIALOGUE. 673

un fils, le rasoir ne passera point sur sa tête, & je le consacrerai à mon Dieu. Que le Seigneur t'accorde ta demande, réprit le grand-prêtre. Anne se releva pleine d'espérance, & le Seigneur lui accorda la grace qu'elle lui avoit demandé. Elle eut un fils qu'on nomma *Samuel*, & lorsqu'il fut sevré, Anne le mena au grand-prêtre, & lui dit : Seigneur, vous voyez cette femme qui étoit si affligée. Dieu m'a consolée, c'est pourquoi je vous amène mon fils, afin qu'il serve le Seigneur dans son temple. Le grand-prêtre bénit Anne & son mari, en disant : que le Seigneur vous envoie d'autres enfans, pour celui que vous lui donnez. Anne eut donc encore trois fils & deux filles : une nuit, que le jeune Samuel dormoit auprès de l'arche du Seigneur, une voix l'appella. Il crut que c'étoit le grand-prêtre Héi, & s'étant levé, il fut lui demander ce qu'il lui vouloit. Je ne vous ai point appelé, mon fils, lui dit Héi,

allez vous recoucher. La même chose étant arrivée trois fois de suite, Héli comprit que c'étoit Dieu qui appelloit Samuel, & lui dit : si l'on t'appelle encore une fois, tu répondras ; parle, Seigneur, ton serviteur t'écoute. Samuel fit ce qu'Héli lui avoit commandé, & Dieu lui dit. Héli a négligé de corriger ses enfans, c'est pourquoi je lui ai annoncé, qu'aucun de ses enfans ne parviendroit jusqu'à la vieillesse ; car ses enfans sont des méchans, & il s'est contenté de les reprendre sans les punir sévèrement, comme il le devoit. Samuel auroit bien voulu taire cette vision au grand-prêtre, mais Héli lui ayant commandé de lui dire la vérité, Samuel lui raconta ce que le Seigneur lui avoit dit, & Héli répondit, que la volonté de Dieu s'accomplisse. Depuis ce tems, le Seigneur fut avec Samuel, qui demouroit en Scilo, & tout le peuple connut qu'il étoit un Prophète.

Lady SENSEE.

Plus nous avançons dans l'histoire de la Sainte Ecriture, plus je la trouve belle. Il me paroît qu'Héli étoit un honnête-homme, c'est bien dommage qu'il eut des enfans méchans.

Madem. BONNE.

C'étoit sa faute, ma chère, autrement Dieu ne la lui auroit pas reprochée. Il s'étoit contenté de les reprendre, & cela dans le tems qu'ils commettoient de grands crimes, qui méritoient des chatimens plus sévères. Combien de pères & de mères, qui seront malheureux, pour n'avoir pas puni leurs enfans ? Vous voyez, Mesdames, qu'il ne faut pas se facher contre vos parens & vos maîtres, quand ils vous corrigent ; ils y sont obligés, & Dieu les puniroit bien sévèrement, s'ils ne le faisoient pas, comme vous verrez qu'il punit Héli.

Miss MOLLY.

Dieu menaça les enfans d'Héli, de les faire périr avant qu'ils devinssent vieux. C' est donc une punition de Dieu quand on meurt jeune.

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère ; mais il arrive souvent aussi, que la mort dans la jeunesse est un effet de la bonté de Dieu. Il enlève les enfans de ce Monde, avant qu'ils aient commis de grands péchés, s'il prévoit qu'ils en doivent commettre, & devenir méchans ; quelquefois aussi, il y a des jeunes gens si vertueux, qu'ils sont mort pour le ciel dès leurs premières années. Je lisois l'autre jour, qu'un prince, qui devoit être roi de Navarre, mourut à seize ans, & on croyoit qu'il avoit été empoisonné en jouant de la flute. C'étoit le plus beau jeune homme qu'on pût voir, & à cause de sa beauté, on l'avoit sur-

nommé *Phébus* ; mais il avoit beaucoup de vertu, car au lieu de murmurer de ce qu'il mourroit si jeune, il dit à ceux qui pleuroient auprès de son lit, ces belles paroles : *Mon royaume n'est pas de ce Monde, ne me pleurez pas, je vai à mon père.* Vous voyez bien, mes enfans, que la mort de cet aimable prince, étoit la récompense de sa piété, Dieu se hâtoit de le couronner dans sa gloire. Dites-nous votre histoire, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

Les Philistins, ayant déclaré la guerre aux Israélites, les battirent, & ces derniers firent venir l'arche du Seigneur dans leur camp ; mais comme ils étoient méchans, Dieu ne les assista point : ils furent défaits, l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, & les deux fils d'Héli furent tués. Cependant, Héli se tenoit sur le chemin pour apprendre des nouvelles, & il étoit plus inquiet pour l'arche du Seigneur, que

pour ses fils. Un homme, qui s'étoit fauvé de la bataille, lui ayant dit, que l'arche étoit entre les mains des Philistins; il en eut une si vive douleur qu'il se laissa tomber, & s'étant cassé la nuque du col, il mourut âgé de quatre vingt dix ans. Les Philistins firent porter l'arche dans le temple de leur faux dieu Dagon; mais le matin, ils trouvèrent que l'idole de Dagon étoit tombée, la face contre terre, devant l'arche; ils la relevèrent, & le lendemain ils la trouvèrent encore contre terre, mais ses pieds & ses mains, qui étoient coupés, étoient sur le pas de la porte. Depuis, ils furent affligés de toutes sortes de maladies, à cause de l'arche; ils la promenoient de ville en ville, & partout où elle entroit, les hommes tomboient malades. Après avoir gardé l'arche pendant sept mois, ils la mirent sur un chariot, auquel ils attachèrent deux vaches qui avoient de jeunes veaux, & qui n'avoient jamais été atteles. Ces vaches, au lieu

lieu de retourner à leurs écuries, prirent le chemin du païs des Israëlités, & les Philistins avoient aussi mis sur le chariot des présens, pour appaiser la colère du Seigneur. Les vaches s'arrêtèrent dans un lieu, où les Bethfamites faisoient la moisson ; ils jetèrent des cris de joie, quand ils virent l'arche ; mais, l'ayant examinée curieusement & sans respect, Dieu en fit mourir un grand nombre. On porta l'arche dans une maison, où elle demeura vingt-ans, & après ce tems, les Israëlités se repentirent de leurs péchés ; ils jettèrent hors de leurs maisons les idoles qu'ils avoient adorées, & Samuel ayant prié pour eux, ils obtinrent miséricorde. Depuis ce moment, ils furent toujours victorieux des Philistins, & reprirent leurs villes, & Samuel les jugeoit au nom du Seigneur.

Lady MARY.

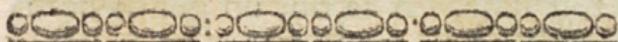
Ma Bonne, étoit-ce donc un si grand péché de regarder l'arche,

N n n

que Dieu fit mourir ceux qui l'avoient regardée avec curiosité ?

Madem. BONNE.

Aparamment, ma chère; car Dieu ne punit sévèrement que ceux qui le méritent. Dieu avoit dit aux Israélites, qu'il résidoit dans l'arche d'une manière plus particuléire, que dans les autres lieux; il falloit donc ne la regarder qu'avec crainte & tremblement. Adieu, mes enfans, continuez à être bien sages, & à bien apprendre; souvenez-vous aussi que Dieu demeure d'une manière particuléire dans les lieux, où l'on s'assemble pour prier, & pour écouter sa parole; & craignez qu'il ne vous punisse comme il a fait les Bethsamites, si vous n'avez pas soin de vous tenir en sa présence avec respect, & d'une manière pieuse & décente.



XXIII. DIALOGUE.

Vingt & unième Journée.

Il y a une nouvelle écolière à cette leçon, qu'on nomme Lady Tempête, âgée de 12 ans.

Lady SENSEE.

Ma Bonne veut bien, Mesdames, que je vous répète une petite histoire, que nous avons lue hier au soir : je vai donc vous la raconter.

Il y avoit une femme, qui étoit bien méchante ; elle ne pouvoit garder aucun domestique, elle battoit ses enfans, & elle les rendoit si malheureux, qu'elle les fit mourir de chagrin, aussi bien que son mari. Quoique cette femme fût encore jeune, qu'elle eût une grande fortune & qu'elle fût riche, personne ne se présentoit pour l'épouser, tant elle

étoit haïe. A la fin, un gentil-homme du voisinage eut le malheur d'en devenir amoureux, & il la demanda en mariage. Comme c'étoit un fort honnête-homme, tout le monde le plaignit, & un de ses amis lui représenta, qu'il alloit faire la plus grande sottise du Monde, en épousant cette furie, qui le feroit mourir de chagrin. Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentil homme ; avant qu'il soit un mois, je veux rendre cette femme douce comme un mouton. Le mariage se fit dans le château de la dame, à quatre heures du matin, & au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette ; car elle attendoit une grande compagnie qu'elle avoit priée à diner : elle fut fort surprise, lorsque son mari lui dit, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle s'habillât, parcequ'il étoit résolu de la mener diner à sa terre, qui étoit à quatre lieues de-là. En vérité monsieur, lui dit la femme, je crois que

XXIII. DIALOGUE. 683

vous êtes devenu fou; avez-vous oublié que nous attendons compagnie: je n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le nouveau marié; accoutumez-vous à m'obéir sans raisonner, madame; car je suis si brutal que vous auriez sujet de vous repentir de votre résistance; montez donc à cheval tout-à-l'heure. Cette femme furieuse dit à son mari, qu'il pouvoit partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortiroit pas. Le gentil-homme, sans s'émouvoir, appella quatre grands laquais, qu'il avoit mené avec lui, & leur dit: si madame ne monte pas à cheval de bonne grace, prenez-la de force, & la liez sur le cheval. Cette femme outrée, voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte, monta sur le cheval, en vomissant mille injures contre son mari, qui ne faisoit pas semblant de l'entendre. Pendant ce tems, une chienne, qu'il aimoit beaucoup, vint le caresser; retire-toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur de recevoir tes

caresses. Cette pauvre chienne, qui ne l'entendoit pas, revint une seconde fois pour le caresser ; oh, dit-il, je n'aime pas qu'on m'obstine, & ayant pris un pistolet, qui étoit à l'arçon de sa selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. A ce spectacle, la dame effrayée, cessa de lui dire des injures ; ce brutal-là, dit-elle en elle-même, pourroit bien me traiter comme sa chienne. Ils firent trois lieues de chemin, sans dire un seul mot ; mais le cheval de la femme ayant refusé de passer auprès d'un arbre, qui lui faisoit peur, son mari lui commanda de descendre, puis il dit au cheval, je t'apprendrai à obéir, & prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. Mon Dieu, ayez pitié de moi, disoit tout bas la femme ; que vais je devenir seule avec cet enragé ? il me tuera au premier moment. J'ai changé de pensée, lui dit le gentilhomme, retournons au chateau, je ferai marcher mon cheval au petit

XXIII. DIALOGUE. 685

pas, afin que vous puissiez me suivre ; mais comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. Cette femme, plus morte que vive, prit la selle, sans oser dire un seul mot, & arriva à son chateau, suant à grosses gouttes. Pendant son absence, on avoit donné congé à tous ses domestiques, & elle en trouva d'autres qu'elle ne connoissoit pas, & qui avoient une mine si terrible, qu'ils la faisoient trembler ; elle eut bien voulu s'enfuir, mais il n'y avoit pas moyen d'y penser. Son mari la fit diner & souper sans qu'elle eut apétit, & elle crut être morte, quand il lui dit qu'elle pouvoit monter dans sa chambre, parcequ'il vouloit se coucher ; car en même tems, il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardoit comme devant être son tombeau, il s'affit dans un fauteuil, & lui commanda de le déchauffer. Elle obéit en silence, ensuite, son mari

lui ayant dit de s'asseoir dans le même fauteuil, la déchauffa à son tour. Il est bien juste, lui dit-il, que je vous rende le même service que j'ai reçu de vous, car tel est mon humeur ; je traite les gens comme ils me traitent : c'est à vous à prendre vos mesures là dessus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre ; mais aussi vous n'aurez pas pour moi la moindre complaisance, que je ne vous la rende avec usure, c'est-à-dire, beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne, & il ne tiendra qu'à vous, d'être la plus heureuse de toutes les femmes avec moi ; mais souvenez-vous bien, que si vous vouliez faire le Diable avec moi, comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un Diable cent fois plus méchant que vous. Cela suffit, monsieur, lui dit la femme ; tenez votre parole, je suis contente : si mes manières doivent régler les vôtres, comme je re-

XXIII. DIALOGUE. 687

connois que cela est juste, je ne vous reverrai jamais, tel que je vous ai vu aujourd'hui. Effectivement, cette femme fit de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, & fermement persuadée qu'elle avoit enfin trouvé plus méchant qu'elle, elle se détermina à se corriger, & elle y réussit au grand étonnement de tout le Monde; en sorte qu'il n'y eut jamais un mariage plus heureux.

Madem. B O N N E.

Avouez, Mesdames, que ce gentil-homme avoit pris un bon parti. Vous voyez, par exemple, combien je suis douce envers vous; je ne vous ai jamais grondée, je puis pourtant vous assurer, que, si j'avois trouvé parmi vous une écolière, qui ressemblât à cette dame, j'aurois pris le même parti que ce gentil-homme; car il n'y a pas d'autre moyen de ranger celles qui ne veulent pas se corriger par la douceur. S'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais besoin d'en

venir à ces extrémités, vous êtes toutes bonnes & dociles; j'espère que *Lady Tempête*, qui vient passer quelques mois avec sa cousine, *Lady Sensée*, suivra vos bons exemples, & que nous serons toujours bonnes amies.

Lady T E M P E T E.

Je l'espère, Mademoiselle.

Madem. B O N N E.

Appellez-moi votre Bonne, comme les autres, ma chère; venez m'embrasser, & ne soiez point timide avec moi: car comme je vous l'ai dit, je veux être votre bonne amie; je suis celle de toutes ces dames: elles font tout ce que je veux, je ne cherche qu'à leur faire plaisir; demandez-le à *Lady Charlotte*, qui étoit autrefois méchante comme un petit démon, & qui est devenue si bonne fille, qu'elle est ma favorite aujourd'hui.

XXIII. DIALOGUE. 689

Lady MARY.

Ma Bonne, si vous aimez mieux *Lady Charlotte* que moi, je serai jalouse.

Madem. BONNE.

Je vous aime toutes de tout mon cœur, Mesdames : il est vrai que j'ai un grand foible pour celles qui font un peu dragons, quand je suis venue à bout de les vaincre.

Lady TEMPETE.

Je pourrai donc devenir votre favorite ?

Madem. BONNE.

Comment, ma chère, seriez-vous un peu dragon ?

Lady TEMPETE.

Je suis sûre, que Maman vous l'a dit, & que c'est à cause de moi que vous avez fait répéter à *Lady Sensée* l'histoire de cette méchante femme.

Madem. BONNE.

Tenez, ma chère, je ne veux pas vous tromper ; vous l'avez deviné. Mais, pourvu que vous ayez de la bonne volonté, je ne m'effraye point de vos défauts, nous les corrigerons. Soyez bien attentive à la leçon, ma chère ; peut-être trouverons-nous quelque chose dans ce qui va être répété, qui vous encouragera à devenir bonne fille. *Lady Spirituelle*, vous avez lu l'histoire de France ; dites nous, combien il y a eu de différentes maisons sur le trône, depuis l'établissement de la monarchie.

Lady SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'ai lu l'histoire de France ; mais je l'ai lue si vite, que je ne m'en souviens pas d'un mot : quand j'ai des livres, je suis comme un gourmand qui est devant une bonne table, je voudrois les lire tous en une fois, je me dépêche, je l'avale, pour en lire d'autres.

Madem.

XXIII. DIALOGUE. 691

Madem. BONNE.

Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, & qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture, qui ne vous rendent pas plus savante: il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. *Lady Sensée* lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures; elle va répondre à la question que je vous ai faite.

Lady SENSEE.

Il y a eu en France trois maisons, ou trois races; on nomme la première, la race des *Merovingiens*, à cause d'un des ayeux de *Clouis*, qui se nommoit *Merové*, & qui avoit fait quelques courses dans les Gaules sans s'y être établi. La seconde race est celle des *Carlovingiens*; on la nomme ainsi à cause de *Charlemagne*, quoique ce soit son père *Pepin*, qui ait fait entrer la couronne dans sa

O o o

maison ; & la troisiéme race est celle des *Capetiens*, qui a commencé sous *Hugues Capet*, & qui régné encore aujourd'hui en France.

Madem. BONNE.

Retenez bien ceci, Mesdames ; voyons maintenant comment nous partagerons la France, telle qu'elle est aujourd'hui, mais nous ne nommerons pas toutes les provinces, nous ne parlerons que des principales.

On trouve au Nord de la France, la Lorraine, les Païs-Bas François, la Picardie, le Païs reconquis, la Normandie, & la Bretagne. Retenez bien ces provinces, mes enfans ; la première fois, je vous dirai ce qu'il y a de particulier dans chacune de ses provinces. *Lady Mary*, dites-nous présentement votre histoire.

Lady MARY.

Samuel étant devenu vieux, ses enfans jugèrent le peuple à sa place ; mais ils ne ressembloient point à leur père, car ils étoient méchans, & prenoient de l'argent pour condamner les innocens, & pardonner aux coupables. Les Israélites dirent dont à Samuel : donnez-nous un roi pour nous gouverner, comme les autres nations. Cette demande affligea Samuel, mais le Seigneur lui dit : ce n'est pas toi que le peuple a rejeté, c'est moi ; explique leur à quoi ils s'engagent en demandant un roi, & ensuite donne leur en un. Il prendra leurs fils pour les faire courir devant son chariot : Il obligera leurs filles à être ses cuisinières & ses servantes : Il prendra la dixième partie de leurs biens, leurs champs & leurs vignes, pour les donner à ses serviteurs ; alors ils crieront vers moi, qui suis le Seigneur, contre le roi qu'ils auront choisis ; mais je ne les écoute-

rai pas. Samuel représenta toutes ces choses aux Israélites ; mais comme ils s'obstinèrent à demander un roi, Dieu dit à Samuel, de préparer un sacrifice, & qu'il lui enverroit celui qu'il avoit choisi. Il y avoit un homme de la tribu de Benjamin, nommé *Saul*, qui étoit beau de visage & plus grand que tous les jeunes gens de son âge. Le père de Saul, ayant perdu ses anesses, commanda à son fils de les aller chercher, & il courut fort loin avec son serviteur, pour les trouver. Après avoir cherché longtems, son serviteur lui dit : Allons, consulter Samuel, qui est l'homme de Dieu. Et Samuel, ayant invité Saul à diner, lui fit donner la meilleure part, & le mena ensuite sur le haut de la maison : là il répandit sur lui une phiole d'huile, & lui dit, que Dieu l'avoit choisi pour gouverner son peuple. Et comme Saul lui répondit, qu'il étoit de la dernière des tribus du peuple ; Samuel lui donna plusieurs signes pour lui prou-

XXIII. DIALOGUE. 695

ver son élection, & lui dit entre-autes choses : vous rencontrerez au fortir d'ici une troupe de prophètes ; vous vous mêlerez avec eux, & vous prophétiserez, ensuite vous m'attendrez pendant sept jours, pour offrir un sacrifice au Seigneur. Saül, étant forti, rencontra les prophètes, & l'esprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux, qui le connoissoient, furent tous étonnés de l'entendre prophétiser, & disoient: *Saül, entre les prophètes!* ce qui a passé en proverbe. Cependant Samuel ayant assemblé le peuple, on tira au fort, & il tomba sur Saül, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'étoit caché.

Lady CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, pourquoi Saül se cachoit-il pour ne pas être roi ? tous les hommes souhaitent de l'être.

Madem. BONNE.

Ce font des aveugles, qui ne connoissent ni les périls, ni les devoirs de la roiauté. Il s'est trouvé des hommes parmi les payens, qui ont fait comme Saul, & on a eu beaucoup de peine à les déterminer à recevoir la couronne. Un roi est l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit sacrifier toutes ses inclinations, & tous ses plaisirs. Un bon roi n'en doit point avoir d'autres ; mais il est d'autant plus malheureux, qu'il ne fait pas tout le bien qu'il souhaiteroit de faire, & qu'on se sert de son nom pour faire souvent beaucoup de mal. Un homme sensé doit donc trembler en devenant roi, comme fit Saul. Continuez, *Lady Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Les Ammonites marchèrent contre les habitans de Jabes, qui leur

XXIII. DIALOGUE. 697

dirent : faites alliance avec nous, & nous vous servirons ; mais le chef des Ammonites répondit : toute l'alliance que je ferai avec vous, est de vous crêver à chacun l'œil droit. Les habitans de Jabes bien effrayés, demandèrent sept jours pour faire réponse, & ayant fait savoir leur situation à leurs frères les Israélites, ils jettèrent de grands cris. Saul, qui labouroit la terre, ayant su la cause de cette désolation, fut saisi de l'esprit du Seigneur, & ayant coupé en pièce les bœufs avec lesquels il labouroit, il les envoya par toutes les villes, & dit, qu'il feroit le même traitement à ceux qui refuseroient de suivre Samuel & lui. Il assembla donc une grande armée, & battit tellement les Ammonites, qu'il n'en resta pas deux ensemble. Il y avoit eu plusieurs personnes parmi le peuple, qui n'avoient pas été contentes de ce que Saul étoit devenu roi ; elles l'avoient méprisé, & ne lui avoient point fait de présens, ce qu'il avoit

sagement diffimulé ; mais après cette grande victoire, le peuple dit : qui sont ces personnes qui ont murmuré contre l'élection de Saül ? donnez-nous les, & nous les ferons mourir. Saül alors remporta une plus grande victoire sur lui-même, que celle qu'il avoit remportée sur les ennemis. On ne fera mourir personne aujourd'hui, dit-il, d'autant que c'est un jour de réjouissance dans lequel le Seigneur nous a délivrés. Saül régna paisiblement pendant deux ans ; mais son fils Jonathan ayant attaqué les Philistins, ils rassemblèrent une armée innombrable contre les Israélites. Le plus grand nombre effrayé se cacha, & les autres s'assemblèrent auprès de Saül. Or, Samuel avoit dit à Saül : vous m'attendrez pour sacrifier au Seigneur. Saül attendit sept jours ; mais, voyant que Samuel ne venoit point, & que ses soldats desertoient, il offrit seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que

XXIII. DIALOGUE. 699

Samuel arriva, qui dit à Saul : Si vous eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a commandé par ma bouche, la couronne seroit restée dans votre famille ; mais parceque vous avez desobéi, le Seigneur vous rejette, & a choisi un autre roi, qui fera selon son cœur. Cette parole affligea Saul, qui se prépara pourtant à combattre contre les Philistins.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, Saul avoit attendu Samuel pendant sept jours ; il avoit, ce me semble, une bonne raison d'offrir le sacrifice, puisque tous ses soldats s'en alloient : qu'auroit-il fait tout seul contre les Philistins ?

Madem. BONNE.

Le Seigneur, auquel il auroit obéi, auroit été avec lui, ma chère, & son secours vaut mieux que des millions de soldats. Quand Dieu commande,

ce n'est pas à nous de raisonner, il faut seulement nous soumettre. Saül desobéit parcequ'il perdit la confiance en Dieu, il douta de sa puissance, de la vérité de ses promesses, lui qui avoit reçu tant de preuves de sa divine protection ; n'étoit-ce pas une grande ingratitude de sa part ? Continuez cette histoire, Miss *Molly*.

Miss MOLLY.

Les Philistins avoient leur camp proche de celui des Israélites, & Jonathan, plein de confiance en Dieu, auquel il demanda du secours, fut dans leur camp suivi d'un seul homme : il tua vingt Philistins, & Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entre-tuoient, ou jettoient leurs armes pour fuir plus vite. Saül les poursuivit & dit : maudit soit celui qui mangera avant que j'aie fini de vaincre mes ennemis. Le peuple étoit fort fatigué, & avoit une gran-

XXIII. DIALOGUE. 701

de faim ; mais quoiqu'il passât dans un bois où il y avoit beaucoup de miel, perionne n'osa y toucher. Jonathan, qui ne savoit pas les paroles que son père avoit dites, se trouva mal de besoin de manger, & il prit un rayon de miel au bout de sa baguette ; ce petit secours le fortifia, & quelqu'un lui ayant dit le serment que son père avoit fait, il le blama. Cependant après la victoire, Saül consulta Dieu pour savoir, s'il devoit encore combattre les Philistins ; mais le Seigneur ne lui répondant point, il connut par là, que quelqu'un avoit manqué au serment qu'il avoit fait. Il tira au fort pour connoître le coupable, & le fort tomba sur Jonathan. Saül vouloit le faire mourir, mais le peuple s'y opposa, & força le roi de lui accorder sa grace.

Lady CHARLOTTE.

Je mourrois de peur que Saul ne fit mourir Jonathan ; il n'étoit pas coupable, puisqu'il ne savoit pas le serment que son père avoit fait.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; mais il avoit pris la liberté de murmurer contre son père, à cause du serment qu'il avoit fait ; cette faute devoit être punie, & elle le fut par la frayeur qu'il eut de mourir. Admirez la conduite de ce jeune prince. Il commence par s'adresser au Seigneur, & plein de confiance en son secours, il ne craint point d'attaquer une grande armée, n'ayant qu'un seul homme avec lui. Que ne ferions nous pas par le secours de la prière, & de la confiance en Dieu ! Allons, *Lady Tempête*, c'est-là, où il faut chercher du secours : vous avez un grand nombre d'ennemis à combattre ; l'orgueil, l'entêtement, la colère.

XXIII. DIALOGUE. 703

colère. Vous n'en viendrez pas à bout, si vous êtes toute seule ; mais si Dieu combat avec vous comme avec Jonathan, & avec les Israëlités, vous remporterez certainement la victoire, & cela sans avoir autant de peine que vous vous l'imaginez.

Lody T E M P E T E.

On vous a fait un joli portrait de mon caractère ; mais on ne vous a pas dit, que souvent on me force à me mettre en colère, en m'obstinant mal-à-propos. Après tout, Mademoiselle, chacun a son caractère, & je vous assure, que celles qui parlent du mien, en ont encore un plus mauvais.

Madem. B O N N E.

Ce que vous dites là, n'est pas bien, ma chère ; vous savez que vous devez du respect à celles qui m'ont averties.

P P P

Lady TEMPETE.

Je fais, que je dois du respect à ma mère ; mais elle ne vous auroit rien dit, si ma servante ne l'avoit pas fait parler, & je ne crois pas devoir du respect à ma servante.

Madem. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, Madame. La personne, que votre mère a mise auprès de vous, & qu'il vous plaît d'appeller votre servante, a reçu ordre de votre mère de veiller sur votre conduite, & par conséquent, elle tient sa place, & vous lui devez du respect. J'ajoute même, que vous en devez à tout le monde ; & que, si vous ne changez pas votre caractère, personne ne vous en devra.

Lady TEMPETE.

Je suis d'un rang qui me donnera les moyens de me faire respecter, quand même on ne le voudroit pas.

Madem. BONNE.

Puisque vous me forcez à vous dire des vérités dures, je vous avertis, mon enfant, que loin d'avoir aucun respect pour votre rang, ni pour votre personne; je vous méprise plus que les femmes qui vendent du poisson dans les rues; vous n'avez au dessus d'elles que votre orgueil, or, c'est un titre qui n'inspire de respect à personne. Je vous prie, Madame, de ne point travailler quand je vous parle, & de m'écouter avec attention.

Lady TEMPETE.

Je ne fait point de mal en travaillant, cela m'amuse: & c'est par mauvaise humeur que vous voulez me priver de ce plaisir; mais je ne laisserai pour cela de continuer.

Madem. BONNE.

Il y a du mal à travailler, quand une personne, à qui vous devez du

respect, vous parle, & vous m'en devez, Madame, aussi bien que de l'obéissance.

Lady TEMPETE, *riant.*

Moi, je vous dois du respect & de l'obéissance !

Madem. BONNE.

Oui, ma très chère, & certainement, si vous m'en manquez, ce sera inférieurement ; car je ne le souffrirai pas. Je commence par vous montrer, que je suis la maitresse ici, en jetant votre ouvrage au feu. Je suis charmée que vous nous donniez, dès le premier jour, un échantillon de votre méchanceté, je commencerai aussi à vous montrer ce que je fais faire. Vous êtes comme cette méchante femme, dont je vous ai fait raconter l'histoire, vous avez trouvé plus méchante que vous. Je ne me fiate plus de vous rendre bonne ; mais au moins, je suis sûre, de vous

XXIII. DIALOGUE. 707

rendre la plus malheureuse de toutes les créatures. Pour commencer, je vous avertis, que vous resterez tout le jour avec des personnes de votre sorte, c'est-à-dire, sans éducation, & que vous mangerez avec les servantes de cuisine.

Lady CHARLOTTE à *Lady* TEM-
PETE.

Ma chère, si vous voyez combien vous êtes devenue laide depuis que vous parlez insolent à ma Bonne, vous lui demanderiez pardon tout-à-l'heure.

Madem. BONNE.

Laissez-la, ma chère, elle ne mérite pas qu'on s'intéresse pour elle. Je suis pourtant charmée, mes enfans, que cela se soit passé devant vous. Cette leçon vous fera plus de bien, que tout ce que je pourrois vous dire contre l'orgueil.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, quand je pense que j'étois comme cela, il y a sept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligation, de m'avoir aidé à me corriger !

Madem. BONNE.

Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant ; d'ailleurs vous n'aviez que sept ans : le dragon d'orgueil, qui étoit dans votre cœur, étoit encore tout petit, nous l'avons étranglé facilement ; mais le dragon de cette malheureuse créature est fort, il a treize ans, & il l'étranglera elle-même au premier jour. Qu'avez-vous à pleurer, *Lady Sensée* ?

Lady SENSEE.

Ma Bonne, vous savez que j'aime ma cousine de tout mon cœur, jugez combien je suis affligée de la voir si méchante : est-ce donc qu'elle est déjà trop vieille pour se corriger ?

Madem. BONNE.

Il n'est jamais trop tard, ma chère; mais il est vrai, qu'elle aura plus de peine à se corriger aujourd'hui qu'elle n'en auroit eu hier, que cela sera plus difficile demain qu'aujourd'hui, & cela deviendra plus difficile de jour en jour. En vérité, elle me fait pitié. Je vous recommande à toutes, de prier beaucoup Dieu pour elle, afin qu'il la convertisse.

Lady SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne; mais peut-être qu'elle a regret à présent de toutes les sottises qu'elle a faites.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je m'y connois, elle crève d'orgueil actuellement; elle fait ce qu'elle peut pour paroître gaye, parcequ'elle croit me braver par-là, & elle étouffe d'envie de pleurer. La pauvre enfant croit me

donner du chagrin, & elle m'en donne effectivement ; car elle se fait un grand tort à elle-même. Pour moi, qui ne m'intéresse à elle que par charité ; si son orgueil ne bleffoit pas son ame que j'aime, je lui pardonerois de tout mon cœur les sottises qu'elle m'a dites, cela ne m'a pas donné la fièvre, ni mal à la tête ; & elle m'en diroit cent fois d'avantage, que cela ne pourroit me faire du tort. Adieu, Mésdames, je suis fachée que cela nous ait dérangées, j'avois un joli conte à vous dire, mais je le garde pour la première fois.

Lady SENSE'E, embrassant la BONNE.

Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas ma cousine dans son orgueil, pardonnez-lui : mon Dieu ! si elle mouroit cette nuit, que deviendroit-elle ?

XXIII. DIALOGUE. 711

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, quand je lui pardonnerai, le bon Dieu ne lui pardonnera pas, si elle n'a pas de regret.

Lady TEMPETE *se jette entre les bras de la Gouvernante en pleurant.*

Madem. BONNE.

Voilà l'orgueil qui crève. Courage, mon enfant, avez-vous regret à votre faute ?

Lady TEMPETE.

A quoi cela serviroit-il ? Vous dites, que je suis trop vieille pour me corriger.

Madem. BONNE.

Je ne dis pas cela, mon enfant ; mais je dis que vous aurez plus de peine qu'une autre. Si vous vouliez me promettre de faire tout ce que je vous dirai, je pourrais

vous promettre aussi qu'avec le tems
vous deviendrez bonne.

Lady TEMPETE.

Je ne fais ce que je veux, je vois
bien que je suis un monstre d'orgueil,
que ces dames doivent me mépriser,
que vous devez me haïr, & que je
me haïs moi-même.

Madem. BONNE.

C'est déjà quelque chose que de
savoir tout cela, mon enfant. Pre-
nez courage. Vous avez une occa-
sion de vous corriger, que vous ne re-
trouverez jamais; profitez en. D'ail-
leurs considérez, combien vous serez
malheureuse, si vous ne le faites pas.
Votre mère vous a abandonnée à ma
discretion; je trahirois sa confiance,
si je vous laissois avec vos défauts:
me voila donc dans la nécessité, de
vous tourmenter misérablement; car
il est bien sur, que j'offencerois Dieu,
si je vous laissois telle que vous êtes.

XXIII. DIALOGUE. 713

Ne vaudroit-il pas mieux que nous fussions bonnes amies, & que nous travaillions toutes les deux à vous corriger, petit-à-petit? Je ne demanderai pas l'impossible. D'ailleurs, tout ce que je vous dirai, ce fera par amitié, & non pas pour vous donner du chagrin. Je n'aime pas à gronder, & je vous assure que je serai malade de ce que j'ai fait aujourd'hui.

Lady TEMPETE.

Mais, si je vous promets de me corriger, me ferez-vous manger avec la servante de cuisine?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; vous y mangerez ce soir, pour punir la sottise que vous avez faite aujourd'hui. Quand on a véritablement envie de se corriger, on fait de bon cœur les choses qu'on nous ordonne pour cela.

Lady SENSEE.

Permettez-moi d'y manger aussi, ma Bonne, afin qu'elle ne soit pas si honteuse.

Madem. BONNE.

Je loue votre charité, mon enfant; mais il ne faut pas diminuer sa peine, elle mérite de la souffrir. Elle s'est abaissée au dessous de cette servante par son orgueil, & je vous assure, qu'elle est actuellement la dernière des créatures au yeux de Dieu. Il faut donc qu'elle rachete son rang par cette réparation; cela lui attirera la grace du bon Dieu, pour devenir meilleure; mais pour cela, il faut qu'elle le fasse de bon cœur. *Lady Tempête*, je vous laisse la maîtresse la-dessus; mais pensez y bien, j'ai dans l'esprit que cela vous corrigera.

Lady

Lady TEMPETE.

Puisque vous croyez que cela peut servir à me corriger, je le ferai ; mais cela est pourtant bien horrible de souper avec cette créature.

Madem. BONNE.

Cette créature est une créature tout comme vous, ma chère enfant ; & comme elle est une brave fille, & qu'elle fait bien son devoir, c'est une créature actuellement au dessus de vous. Si elle savoit combien vous êtes méchante, elle ne voudroit pas vous faire cet honneur, & se croiroit deshonorée. Car enfin, il n'est point honteux d'être née fille d'un païsan, d'un savetier, de demander l'aumône, ou d'être servante : tout cela ne deshonne point ; tout cela n'est point un péché, & ne mene pas dans l'enfer ; mais il est honteux d'avoir de l'orgueil, cela damne. Vous avez lu l'Évangile, *Lady Tempe*te. N'avez vous pas vû que Jésus-

Q q q

716 XXIII. DIALOGUE.

Christ qui est le Roi du ciel & de la terre, étoit si pauvre, qu'il est né dans une étable. Il a pris des pauvres pour être ses compagnons, & celui, qui passoit pour son père, étoit un pauvre charpentier, quoiqu'il fut de la famille royale.

Lady TEMPETE.

Allons, je prends une bonne résolution. Oui, ma Bonne, je souperai avec la servante de cuisine.

Madem. BONNE.

De bon cœur?

Lady TEMPETE.

Oui, de bon cœur.

Madem. BONNE.

Venez m'embrasser, mon enfant, faisons la paix : je commence à espérer quelque chose, puisque vous êtes soumise généreusement à la pé-

XXIII. DIALOGUE. 717

nitence que je vous ai imposée, je vous en dispense pour cette fois, & je me contente de votre obéissance.

Lady TEMPETE.

Vous êtes bien bonne, de me pardonner comme cela; je vous assure que cela me rend toute honteuse, d'avoir pu vous donner du chagrin.

Lady MARY, *sautant de joye.*

Et moi, je suis si contente de voir que *Lady Tempête* est devenue bonne, que je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle nous a fait, en empêchant ma Bonne de nous dire un conte.

Madem. BONNE.

Lady Mary en revient toujours à ses contes, elle les aime terriblement.

Lady MARY.

Cela est vrai, ma Bonne: Mais vous nous avez dit, que celui qui

718 XXIII. DIALOGUE.

passoit pour le père de Jésus-Christ, étoit de la famille roïale ; comment donc se pouvoit-il faire qu'il fut charpentier ?

Lady SPIRITUELLE.

Cela arrive quelquefois, ma chère, & je me souviens d'avoir vu dans l'histoire ancienne, qu'il y avoit un homme de la famille roïale de Sidon qui étoit jardinier.

Lady MARY.

Ma Bonne, voulez-vous permettre à *Lady Spirituelle* de nous raconter cette histoire ?

Madem. BONNE.

Nous avons encore un demi quart d'heure, ainsi elle peut vous la raconter.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un roi, nommé *Alexandre*, dont le favori se nommoit *Ephestion*. Ce roi vint dans la ville de *Sidon*, & les Sidoniens le prièrent de leur donner un roi de sa main. *Alexandre* dit à *Ephestion* : je vous donne cette couronne, vous pouvez en faire présent à quelqu'un de vos amis. *Ephestion* logeoit chez deux gentils hommes qui étoient frères & fort honnêtes gens. Il leur dit, qu'*Alexandre* lui ayant permis de disposer de la couronne, il ne pouvoit mieux faire que de la donner à l'un d'eux. Les deux frères le remercièrent de sa bonne volonté; mais ils lui dirent, que selon leurs loix, ils ne pouvoient pas monter sur le trône, parcequ'ils n'étoient pas de la famille royale. *Ephestion* fut charmé du respect que ces dignes frères avoient pour les loix de leur país, & leur dit, qu'il avoit une telle confiance dans leur vertu, qu'il remettoit cette couronne

qu'ils refusoient, pour la donner à quelqu'un qui fut du sang roïal, & honnête-homme. Il y avoit dans la ville un homme de la famille roïale, mais qui étoit devenu si pauvre, qu'il n'avoit pour tout bien qu'un petit jardin, qu'il cultivoit lui-même, afin de gagner sa vie. Les deux frères furent à la maison de cet homme, qui se nommoit *Abdolonime*. Ils le trouvèrent avec un mauvais habit, & lui dirent : quittez cet ouvrage qui n'est pas digne de vous, & venez occuper le trône de vos pères. *Abdolonime* crut que ces hommes se moquoient de lui, & leur dit : il n'est pas honnête de venir dans ma maison pour vous moquer de moi, parceque je suis pauvre. Les deux frères, voyant qu'il ne vouloit pas croire ce qu'ils lui disoient, lui arrachèrent les méchans habits, & lui mirent une robe roïale qu'ils avoient apportée. *Alexandre*, ayant appris cette aventure, eut envie de voir cet homme. *Abdolonime* parut devant

XXIII. DIALOGUE. 721

lui avec une modeste fermeté, & *Alexandre* lui ayant demandé, comment il supporteroit sa nouvelle dignité; ce vieillard lui répondit ces belles paroles : *Plaise au Dieux, que je supporte ma grandeur avec autant de courage que ma pauvreté ! Jusqu'à présent mes bras ont fourni à ma nourriture, & tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien.* *Alexandre* admira cette réponse, & fit de grands présens au roi de Sidon, auquel il accorda son estime.

Fin du troisième Tome.







W 7725
(3)



MAGASIN

DES

ENFANS,

OU

DIALOGUES

ENTRE

une sage GOUVERNANTE

ET

plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes Gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun.

On y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en corriger & en s'en guérir.

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

